

PARFUM DE PLUIE
SUR LES BALKANS

L'orthographe serbe est rigoureusement phonétique: à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes:

ć = *tch* mou (match)

c = *ts* (tsar)

č = *tch* dur (Mandchourie)

e = *é* (pré)

g = *g* (gare)

h = *kh* (halva)

j = *ill* (feuille)

s = *ss* (lisse)

š = *ch* (chou)

u = *ou* (roue)

ž = *j* (je)

Gordana Kuić

PARFUM DE PLUIE
SUR LES BALKANS

Traduit du serbe par Dejan Babić

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original: *Miris kiše na Balkanu* (1986)

© Gordana Kuić
© 2000 Éditions L'Âge d'Homme, 2022 Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-736-5

À ma mère et à mon père

NOTE DE L'ÉDITEUR

La famille Salom (Levi)

Leon, le père.

Estera, la mère.

Laura, dite « Buka », devenue Laura Papo Bohoreta,
fille aînée, femme de lettres et féministe.

Nina, devenue Nina Ignjatić, deuxième fille.

Klara, devenue Klara Valić, troisième fille.

Isak, dit « l'Athlète », fils aîné.

Blanka, dite « Blanki », devenue Branka Korać,
quatrième fille, mère de l'auteur.

Rifka, dite « Riki », cinquième et dernière fille,
première ballerine professionnelle de Bosnie-Herzégovine,
danseuse étoile du Théâtre national de Belgrade.

Elias, fils cadet.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Ce roman est fondé sur des faits et des personnages réels.
L'année 2022 marque le 530^e anniversaire de l'expulsion
des juifs d'Espagne.

I

LE 28 JUIN 1914

*Connaître sa famille,
c'est en apprendre davantage sur soi.*

– Maman! Je veux une nouvelle robe! répéta Riki pour la vingtième fois de la journée de sa petite voix larmoyante.

Son visage menu montrait sa détermination. Elle avait tout essayé: les pleurs, les cajoleries, les trépignements, l'agitation impatiente de ses mèches noires. Rien n'y avait fait. Elle avait même feint l'une de ses nombreuses maladies. Toujours en vain! Maman Estera ne résistait pas d'habitude aux ruses de la cadette de ses filles, mais elle n'avait vraiment pas assez d'argent cette fois-ci pour acheter le tissu nécessaire à la confection d'une nouvelle robe.

Le père, Leon, ne gagnait pas suffisamment. Il n'aimait pas travailler et ne déployait jamais trop d'efforts pour réussir dans l'un des très nombreux métiers qu'il avait pratiqués. Il lui fallait pourtant nourrir sept enfants, cinq filles et deux fils, ainsi que son épouse, Estera.

– Je dois avoir une nouvelle robe pour la venue de François-Ferdinand! poursuivit Riki d'une voix sérieuse, comme si l'archiduc austro-hongrois venait à Sarajevo uniquement pour la voir. Je m'approcherai de lui et je lui demanderai un petit pain rond! Pour lui, on en fait cuire sûrement tous les jours.

Blanki, plus âgée de quatre ans, mais tout aussi minuscule, se taisait, comme d'habitude. Elle pensait que Riki obtiendrait toujours tout ce qu'elle désirait. D'abord en demandant, et à haute voix, car comment faire savoir autrement que l'on désire quelque chose? Puis par son obstination qui finissait par lasser tout le monde, et on la satisfaisait dans le seul but de s'en débarrasser.

Riki et Blanki, par ailleurs les meilleures amies du monde, étaient très différentes. Par exemple, maman Estera sortait rarement de la maison, et envoyait fréquemment ses enfants acheter des provisions. Quand c'était le tour de Riki, il en

résultait toujours des problèmes, car la petite se rendait d'abord à la pâtisserie la plus proche afin de s'acheter une glace ou un gâteau. Puis elle rencontrait des enfants et jouait avec eux, oubliant complètement pourquoi elle était sortie. Quand Blanki était chargée des courses, elle courait jusqu'à la boutique et rentrait immédiatement avec les marchandises. Elle savait qu'il fallait obéir à sa maman, mais ces derniers temps elle se demandait si Riki n'était pas finalement beaucoup plus intelligente, car elle s'en tirait toujours mieux.

Il en allait de même pour les sucreries. Blanki ne demandait jamais à l'une de ses sœurs aînées de l'emmener à la pâtisserie. Avec le temps, elle avait appris à utiliser la ruse. Quand elle faisait part de son envie à la petite Riki, celle-ci se collait à la jupe de Nina ou de Klara jusqu'à ce que l'une d'elles, et parfois les deux, lui donnent de l'argent. C'est ainsi que Blanki, incapable de dominer sa timidité, parvenait à tirer profit de la ténacité de sa sœur.

Elles ne demandaient pas d'argent à maman Estera. À elle revenait le devoir de leur expliquer tout ce qui ne leur était pas clair. Elle leur donnait à manger et faisait office de messager entre les enfants et le père. Elle s'occupait d'eux quand ils étaient malades. Elle travaillait toujours beaucoup. Cela n'empêchait pas Blanki de lui poser toutes sortes de questions pendant qu'elle effectuait ses travaux domestiques. Estera avait une patience infinie. Elle savait tout. Elle lui racontait que le pharaon Ramsès II avait été le premier à persécuter les juifs plusieurs milliers d'années avant la naissance de Blanki, de maman Estera et même du vieux grand-père Solomon aux cheveux blonds, surnommé Liatcho. Alors Moïse, leur guide, les avait rassemblés, avait ordonné aux femmes de confectionner du pain uniquement avec de la farine et de l'eau (comme celui que Blanki mangeait lors de Pessah et qu'on appelait *boyu*), et s'était mis à leur tête pour les sauver de l'esclavage. Blanki avait appris par cœur les dix commandements de Moïse, transmis aux Hébreux sur le Sinaï. Mais – et maman poursuivait avec la partie la plus étrange de l'histoire – ces ancêtres ne parlaient pas ladino comme eux à présent. Ils parlaient hébreu, langue que ni Blanki ni les autres, hormis les rabbins les plus érudits, ne

comprenaient. Puis étaient venus les rois hébreux Saül, David et Salomon le Sage, qui avait fait bâtir le premier temple, semblable à la synagogue dans laquelle papa se rendait à Pessah.

Blanki adorait les histoires, mais elle devait demander et insister qu'on lui en raconte. La petite Riki, la *djugatona*¹, de nature fragile, avait droit à un traitement plus favorable. Parfois même elle obtenait le cœur de la pastèque, que Blanki n'avait jamais goûté. Sans parler des fables qu'on lui récitait pour l'endormir. Blanki, elle, jouissait d'une bonne santé, et lorsqu'il lui arrivait de souffrir de quelque chose, elle se taisait, trop pudique pour se plaindre, jusqu'à ce que sa mère le remarque et lui dise d'une voix soucieuse :

– *Blanki, tienis temperatura, fĳĳikia mia! Pur luke no mi dishitis?*²

Parfois elle se voyait elle aussi gratifiée de récits spontanés. Cependant, alors que Riki oubliait l'histoire et ne pensait qu'à jouer, Blanki se rappelait tout. Quand elle eut les oreillons, sa mère lui raconta que de nombreux juifs espagnols avaient dû prendre la fuite, car un homme terrible nommé Torquemada avait décidé de les forcer à changer de Dieu, ou, s'ils s'y refusaient, de les chasser de cette Espagne où ils avaient vécu heureux pendant plusieurs siècles. Après ce récit, elle donna le nom de Torquemada à la plus laide de ses poupées, fabriquée de ses propres mains, ainsi qu'au chien du voisin qui l'effrayait par ses aboiements. Elle s'imaginait être une belle princesse, vêtue de mousseline rose, sauvée par un magnifique guerrier espagnol sur un cheval blanc, qui l'emportait loin dans le monde, par les chemins qu'avaient suivis ses grands-mères avant d'arriver en Bosnie. Elles y avaient été bien accueillies et on leur avait permis de rester. En Bosnie, tous les Turcs parlaient serbe, et personne espagnol, mais on les avait laissées tranquilles et on avait été bon envers elles. C'est là qu'avait été construit leur quartier. Les Séfarades avaient bâti leurs premières maisons à l'endroit où se trouvait à présent le temple et où la petite Riki et elle préféraient jouer.

1. Friponne. (*Toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire.*)

2. Blanki, tu as de la fièvre, mon enfant! Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

Oui, maman était là pour les histoires et la nourriture. Les sœurs aînées, Laura, qu'elle appelait Buka, pour leur apprendre à lire et à écrire, ainsi qu'à parler serbe, et Nina et Klara pour leur donner quelques kreutzers. Papa Leon pour les fesser quand elles commettaient une bêtise, et pour chanter de merveilleuses mélodies à Pessah, quand tout le monde était assis autour de l'immense table en bois sculpté et attendait avec impatience de prendre sur le plateau, entre deux prières, des pommes et des figues, des noix, de la confiture et du riz.

Blanki s'occupait du petit Elias, et papa du grand Isak, surnommé l'Athlète. Seule Riki, la petite chérie et la préférée, était l'objet des attentions de tous. Tel était l'ordre instauré dans la famille Salom. « C'est bien comme ça, se disait Blanki, sinon Elias pourrait donner des ordres à grand-père Liatcho et maman serait obligée d'obéir aux enfants. » S'il n'y avait pas d'ordre, il n'y aurait pas non plus de famille. Et, bien qu'elle en eût parfois assez d'obéir, Blanki appréciait de savoir qui était qui à la maison.

– Maman, lequel d'entre nous aimes-tu le plus? lui demanda-t-elle en trempant son pain dans le jus aigre-doux des cornichons qu'ils appelaient *mendrugos* et que les enfants adoraient pour leur goût agréable, et les parents pour leur prix modique.

– Combien sommes-nous, *fijikia*?

Blanki compta sur ses doigts, en murmurant :

– Elias, Riki, Klara, Nina, l'Athlète, Buka, moi, maman, papa, grand-père Liatcho... En tout, dix! annonça-t-elle triomphalement.

– Et combien as-tu de doigts?

– *Dies*¹.

– *Buenu*². Alors, dis-moi, quel doigt préférerais-tu qu'on te coupe?

Au bout d'une brève réflexion, Blanki répondit :

– *Ningunu*³!

1. Dix.

2. Bien.

3. Aucun.

– Tu vois bien ! C’est la même chose avec vous. Vous êtes pareils pour moi et je ne pourrais abandonner personne. Tu sais, quand tu étais toute petite et que nous étions encore à Istanbul, un homme bon et riche, un ami de papa, a voulu t’adopter. Il a d’abord pensé que tu étais une poupée, car tu restais assise tout à fait immobile sur le sofa, et quand il a vu que tu bougeais et que tu étais une enfant vivante, tu lui as tellement plu qu’il m’a demandé de te remettre à lui, en échange de beaucoup d’or. Nous étions si pauvres que nous nous partagions un petit poisson par jour. Mais je ne t’ai pas donnée... jamais, même pour tout l’or du monde ! Quand il a vu combien je t’aimais, il m’a offert un peu d’argent à l’insu de ton papa – les yeux bleus de la maman brillèrent de larmes.
Luke fazia yo sin ti, andjelikiu miu¹ ?

Plus heureuse et plus fière que jamais, encouragée par ce récit, Blanki poursuivit :

– Maman, *pur luke tu tienis ojos mavis²* et des cheveux blonds, alors que papa et nous tous avons des cheveux noirs et des yeux noirs ? J’aimerais te ressembler.

– Eh bien, *ya savis, djoya mia³*, je te l’ai déjà raconté...

– *No se, no se⁴ !* mentit Blanki, car elle souhaitait entendre une nouvelle fois son histoire préférée.

– *Buenu, estu stuvu ansina⁵*, commença Estera de sa voix douce, tandis que la mélodie des mots espagnols roulait entre ses lèvres comme des grains de raisin. Ton grand-père Liatcho vivait à Vienne. C’était un bel homme grand et blond, qui avait épousé une femme magnifique aux cheveux dorés. Il était très riche. Ils habitaient un château avec des tours innombrables, beaucoup de chambres et de couloirs. Dans le jardin, sur le bassin, glissaient des cygnes blancs. Chez eux, c’était toujours le printemps. Quand il commençait à faire froid dehors, ils se retiraient dans leur château, où dans la cheminée de chaque

1. Que ferais-je sans toi, mon petit ange ?

2. Pourquoi as-tu les yeux bleus ?

3. Tu le sais, ma joie.

4. Je ne sais pas.

5. C’était ainsi.

pièce brûlait un grand feu, et où les chandelles donnaient une telle lumière qu'on aurait dit que le soleil brillait en permanence. Des bouquets de fleurs ornaient la moindre petite chambre. En hiver, ils transformaient ainsi le château en jardin, et, pendant l'été, ils vivaient dans le vrai jardin, à l'extérieur. Ils avaient sept filles, et chacune d'elles avait une servante. Le temps passait vite, elles ont grandi et atteint l'âge de se marier. Il fallait leur trouver des époux. Mais dans cette région vivaient peu de Séfarades, et ils étaient peu nombreux à parler ladino comme nous. Le sage Liatcho se désintéressait de ces quelques familles séfarades, car elles étaient toutes unies par des liens de parenté. Comme je te l'ai déjà expliqué, épouser un cousin n'est pas bien, même si notre religion nous le permet. Les enfants de tels mariages risquent d'être laids et malades. D'ailleurs, il y avait des prétendants ashkénazes à profusion...

– C'étaient des sans-le-sou? l'interrompit Blanki.

– Oui, c'est ainsi que nous autres autochtones les appelons, mais ce n'est pas juste, car, il y a longtemps, nous aussi nous sommes arrivés ici avec pas grand-chose. Donc, à cette époque, grand-mère Sara est tombée malade, et peu de temps après elle est morte. Tout le monde a porté le deuil, et quand cette période est passée, grand-père s'est renseigné pour savoir où l'on trouvait de jeunes Séfarades. On a fini par lui expliquer que bon nombre d'entre eux vivaient à Sarajevo. Et comme il voulait à tout prix des petits-enfants, il a rassemblé ses sept filles, les sept servantes et vingt et une malles, et ils ont entrepris un long voyage. Après bien des jours et bien des nuits, ils sont arrivés dans cette ville, sur le pavé et dans la boue, au milieu de gens qui, pour la plupart, parlaient une langue incompréhensible. Les gens d'ici les ont regardés avec stupeur à cause de leurs larges robes, de leurs dentelles, de leurs chapeaux et de leurs coiffes, de leurs gants. « On dirait qu'ils débarquent de l'autre monde! » s'écriaient-ils, tandis que grand-père, ses filles et leurs servantes s'étonnaient en les entendant parler serbe, en voyant leurs culottes bouffantes. Mais ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient: de nombreux jeunes Séfarades en âge de se marier. Chacune des filles et chacune des servantes s'est

choisi le prince de ses rêves. C'est ainsi, *kerida*¹, qu'elles se sont toutes mariées, qu'elles ont vécu heureuses et qu'elles ont donné le jour à de nombreux enfants. Et, ce qui est le plus important, la raison pour laquelle grand-père avait entrepris ce long voyage, elles ont perpétué leurs traditions, leurs fêtes et leur langue. Elles n'ont pas appris le serbe, pas plus que moi d'ailleurs, mais cela ne les a pas gênées, car tous ceux qu'elles aimaient parlaient ladino. Le tronc des Séfarades s'est ramifié à travers une nouvelle grande famille... L'une des sept filles de grand-père Liatcho a mis au monde une fille qu'elle a prénommée Estera, c'est ta maman, qui te raconte déjà pour la centième fois cette même histoire. C'est pourquoi je suis blonde comme grand-père Liatcho, et vous autres tous bruns comme ton papa Leon.

– Mais pourquoi grand-père demande-t-il si je suis sa petite-fille ou son arrière-petite-fille? Il ne le sait pas?

– *El ya savi, kerida*², seulement quand les gens vieillissent, ils oublient un peu, et nous devons être patients avec eux. *No ti subdivis*³, il a plus de cent ans.

Riki fit irruption dans la cuisine comme un ouragan.

– Maman, tu veux bien me faire une robe? gazouilla-t-elle comme si elle le lui demandait pour la première fois.

– *Fijikia mia linda*⁴, je t'ai déjà expliqué que je n'ai pas de quoi, répondit Estera patiemment avant de poursuivre son travail.

*

Le lendemain matin, pendant qu'elles faisaient leur toilette et s'habillaient pour assister à la parade de François-Ferdinand, Blanki écoutait avec ravissement Buka parler du fameux archiduc, qui arriverait dans une auto étincelante plaquée d'or, avec sa femme et une suite de généraux en uniforme chamarré, et à leur tête le gouverneur de la Bosnie, Potiorek.

1. Ma chérie.

2. Il le sait, ma chérie.

3. N'oublie pas.

4. Ma belle enfant.

– Regardez, *ermanikias*¹, disait Buka. Regardez comme Sarajevo ornée et pimpante se pavane telle une jeune mariée devant le cortège nuptial.

Des drapeaux et des fanions jaune et noir flottaient au vent. Blanki n'avait jamais vu un tel faste dans sa ville natale. En nouant leurs nœuds et en lançant leurs souliers, Buka leur raconta qu'autrefois la Bosnie avait connu l'indépendance et avait eu son propre roi. Le sultan Mehmed II l'avait ensuite conquise, puis elle avait longtemps appartenu aux Turcs avant que les Autrichiens ne se l'approprient.

« Nous devons sûrement avoir beaucoup de valeur pour qu'on se dispute autant pour nous avoir », pensa Blanki avec fierté, et elle proposa à haute voix :

– Riki, tu sais quoi? Moi, je pourrais lui demander des petits pains, et toi, lui réclamer une robe.

– *Buenu*, répondit Riki avec magnanimité, avant d'ajouter : Tu sais, quand je serai grande, je me marierai avec un archiduc juif et j'aurai toujours beaucoup de robes, de petits pains et de beurre.

Blanki savait que les Serbes appelaient ce jour brumeux et étouffant du 28 juin le Vidovdan² et le considéraient comme une grande fête nationale. Les musulmans, les juifs et les catholiques ne le célébraient pas. C'est très bien, se disait-elle, que chacun ait des fêtes distinctes. Il y aurait une immense mêlée si tout le monde se rendait à la synagogue pour Pessah, si les juifs et les Serbes fêtaient le baïram, envahissaient la mosquée et formaient de longues files d'attente devant la fontaine pour se laver les pieds. Et si musulmans et juifs allaient à la messe à la cathédrale catholique, ou bien fêtaient cette triste journée commémorant la défaite du prince serbe Lazar à la bataille du Kosovo, devant les Turcs ! Blanki s'étonnait que ceux-ci, qu'on

1. Petites sœurs.

2. Saint-Guy, fête nationale serbe où l'Église commémore les martyrs Guy, Modeste et Crescence. C'est le 28 juin 1389 que l'armée serbe, conduite par le prince Lazar, a été vaincue par les Ottomans à Kosovo Polje. La Vidovdan célèbre le deuxième et plus important soulèvement serbe contre l'envahisseur. (*Note de l'éditeur*)

appelait musulmans à Sarajevo, et qui étaient en même temps des Bosniaques, parlent serbe à présent. Et elle était encore plus surprise de voir les Serbes accepter de leur parler. Les Turcs ne les avaient-ils pas tués au Kosovo? Ne les avaient-ils pas torturés et empalés? N'avaient-ils pas enlevé leurs enfants? C'était peut-être parce que les Serbes eux aussi avaient tué de nombreux Turcs, et les Turcs beaucoup de Serbes, et que si l'on faisait les comptes, le nombre était identique des deux côtés, et on pouvait faire la paix.

Elle aurait interrogé Buka si Riki ne s'était trémoussée pendant que leur sœur la coiffait et ne les eût ennuyées en réclamant un kreutzer pour acheter des fleurs qu'elle jetterait au passage de François-Ferdinand. Ses joues étaient encore plus rouges que d'habitude, conclut Blanki, tandis que les siennes, déjà habituellement pâles, l'étaient davantage encore.

– Tout cela est dû à l'émotion, marmonna-t-elle d'un air sérieux.

Tenant entre elles leur cadet Elias par la main, elles sortirent de la maison. Blanki n'avait jamais rien vu de tel: les rues étaient bondées, de tous côtés on voyait des gens en habit d'apparat, des fez rouges, des ombrelles et des fleurs sur les chapeaux.

« Tous ces chapeaux ont été fabriqués par Nina et Klara », pensait fièrement Blanki.

– *Todus estus chapeyus*, dit-elle tout haut.

Elles devaient être très importantes à Sarajevo! Comment, sans elles, les femmes pourraient-elles sortir? Si ses deux sœurs n'existaient pas, il n'y aurait pas leur boutique de modiste, il n'y aurait pas de chapeaux, et s'il n'y avait pas de chapeaux, aucune femme ne pourrait sortir de chez elle!

C'était merveilleux de se promener et de voir autant de gendarmes, de sabres brillants, de boutons et de galons scintillants! Peut-être vaudrait-il mieux, après tout, épouser un gendarme plutôt qu'un archiduc. Seulement elle ignorait s'il existait des gendarmes juifs. Elle devrait se renseigner.

Les eaux basses de la Miljacka murmuraient en se mêlant au bourdonnement des voix. Ils arrivèrent sur le quai Appel. Par-dessus le parapet de pierre, Blanki contempla l'eau qui

suivait inlassablement la même direction. Que se passerait-il si on parvenait à l'arrêter, et qu'elle commençait à monter? Elle pourrait inonder la ville entière! Tous les ponts étaient hérissés de monde: le pont des Chèvres, le pont de Šeher-Čehaja et celui de l'Empereur, et même le pont Latin.

Les ombrelles ressemblaient aux fleurs des arbres qui resplendissaient dans leur blancheur et tombaient pour former un doux tapis que Blanki aimait fouler. Partout une beauté radieuse!

« Il n'est pas facile de traverser le cercle des adultes », se dit-elle.

Elle ne voulait pas laisser échapper l'occasion de s'approcher de François-Ferdinand et de le saluer.

– Ils sont tous plus grands que nous, protesta Riki, puis elle remarqua un gendarme, les jambes écartées.

Elle fit une moue que vint remplacer un petit sourire espiègle. Devinant qu'elle préparait quelque chose, Blanki lui cria:

– Riki! *Ven aki*¹!

Ce qui fit bouger le gendarme et contrecarra l'idée de Riki.

– C'est par ici que François-Ferdinand va passer? demanda Blanki à ce même gendarme, tandis que Riki le saisissait par la manche et criait de toutes ses forces: Où va-t-il passer? Où va-t-il passer?

– Allez-vous-en, les enfants! répondit-il.

Elle ne pouvait rien voir, mais Blanki entendit des cris à ce moment-là. Une mêlée s'ensuivit, les gens se mirent à courir. Puis le silence, puis un terrible vacarme. Devant ses yeux passa une robe qui retint son attention: de couleur blanche, mais avec d'étranges rayures rouges qui la zébraient de manière inhabituelle.

– *Vamus prestu d'aki*²! s'écria-t-elle effrayée.

Elle jeta un coup d'œil aux adultes derrière elle. Elle estimait que les visages étaient beaucoup plus intéressants à observer que les feuilles des arbres et le ciel. Mais à présent elle avait peur, car ici, de toute évidence, quelque chose n'allait pas. Une

1. Viens ici.

2. Partons vite d'ici.

multitude de jambes pressées se précipitaient d'un côté puis de l'autre. Comme envoûtée, elle fixa un moment les pantalons et les souliers multicolores. Puis elle saisit fermement la main de Riki et celle d'Elias, et partit se mettre à l'abri, sentant confusément un danger.

– *Akapito una koza teribli*¹, disait-elle à travers ses larmes. *Aydi, turnemus prestu a kaza*²!

Riki voulait rester, elle, et il n'était pas facile de lui tenir tête. Blanki la tira de toutes ses forces.

– *No kieru! No kieru ir*³! hurlait Riki. Trouillardes! Je me plais bien, ici! Ça crépite de partout, comme les pétards pendant les fêtes serbes! *Desha mi aki*⁴!

Fascinée par le vacarme et les cris, Riki se débattit, mais Blanki l'attrapa des deux mains et la tira derrière elle. Quelques instants plus tard, ses mains se retrouvèrent vides. Elle appela sa sœur, puis se mit à courir à sa recherche au milieu de la confusion générale. Elle parcourut les rues en tous sens et s'enroua à force de crier, mais Riki avait disparu. Comme si la terre l'avait engloutie!

Les larmes glissaient le long de ses joues, Elias pleurait d'angoisse, et elle pensa qu'il n'était pas juste que de telles choses lui arrivent aujourd'hui. Au lieu d'assister tranquillement à la parade, d'une beauté et d'un faste inouïs, de l'archiduc, d'abord elle n'avait même pas vu ce dernier, et ensuite, ce qui était bien pire, elle avait perdu sa petite sœur.

Elle rentra à la maison en sanglotant. On lui avait confié la garde de Riki et d'Elias, et son devoir était de les ramener sains et saufs. Comme Blanki avait depuis toujours un sens aigu des responsabilités, cette faute l'affectait d'autant plus.

Elle pénétra dans la cour, épuisée et effrayée. Qu'allaient dire ses parents? Son père la battrait sûrement. Comment retrouver la petite Riki? Peut-être quelqu'un l'avait-il enlevée pour toujours? Peut-être les gendarmes l'avaient-ils attrapée?

1. Il est arrivé une chose terrible.

2. Allons, retournons vite à la maison.

3. Je ne veux pas y aller.

4. Laisse-moi ici.

Peut-être ne jouerait-elle plus jamais avec elle ? Elle décida d'attendre l'issue des événements, et, au cas où l'on ne retrouverait pas Riki, de se suicider. Elle ignorait ce que cela signifiait précisément, mais elle supposait que c'était quelque chose que l'on commettait contre soi-même. « *Si mato solu*¹ », disaient parfois les siens.

Maman Estera n'eut pas besoin de longues explications. Dès qu'elle l'aperçut seule avec Elias et éplorée, elle comprit tout. Elle ne la gronda pas, au contraire : elle la redressa, l'enlaça et essuya ses larmes, ce qui fit pleurer Blanki encore davantage, et elle lui dit de ne pas se faire de souci, qu'elle en parlerait à papa et que tout le monde se mettrait à la recherche de la petite Riki, qui rentrerait vite à la maison. Elle ajouta que sa sœur cadette jouait probablement à la marelle quelque part en ce moment.

Cependant, l'émotion gagna la famille dès que l'on sut ce qui s'était passé. Tout le monde s'habilla à la hâte. Le père, de tempérament emporté, fit éclater sa colère et cria contre la mère, lui reprochant de les avoir laissés sortir. Buka s'efforça de le calmer : « Riki est débrouillarde, je ne me fais pas de souci pour elle », mais ses mains tremblaient tandis qu'elle mettait son chapeau. Nina se lamentait à haute voix. Blanki comprit que l'affaire était très sérieuse dès qu'elle vit sa mère mettre la *tukada*² et se préparer à sortir elle aussi. Quant au père, Leon, furieux, ses yeux lançaient des étincelles. Son fez sur la tête, il attendait avec impatience qu'Estera fût prête.

Il les fit tous s'aligner dans la cour et assigna à chacun une zone de recherche. Il chargea l'Athlète de parcourir le Vratnik, le quartier turc habité par les musulmans et qui portait ce nom en raison de la porte massive³ qui y donnait accès. Il lui ordonna de commencer par la Poddžebhana, une rue au sommet du Vratnik, et de jeter un œil dans toutes les cours et dans tous les jardins, toutes les ruelles et tous les recoins. Bien qu'il eût été peu probable que Riki se fût égarée là-bas, mieux valait vérifier.

1. Il s'est tué tout seul.

2. Coiffe portée par les juives séfarades.

3. *Vrata*, mot serbe signifiant « porte ».

Il désigna Klara et Nina pour fouiller le quartier juif de Bjelave. Buka, restée seule, alla inspecter le voisinage, tandis que les parents se chargeaient de la zone allant de la caserne Jajce jusqu'au quartier serbe de Džidžikovac. Blanki et Elias restèrent seuls à la maison, à attendre l'éventuel retour de Riki.

– *No ti sulvidis la kavane*¹, bien que je doute qu'elle soit arrivée jusque-là, lança le père à l'Athlète.

À la fin de l'après-midi, tous étaient rentrés, avaient gravi les marches de bois et, accaparés par le désespoir, avaient oublié l'agitation fatidique qu'ils avaient rencontrée en ville. Ils ne remarquèrent pas que les nuages s'accumulaient rapidement, tel un rideau que l'on aurait tiré dans un ciel jusque-là dégagé, annonciateurs de tempête. Le vent faisait plier les branches et de lourdes gouttes de pluie se mirent à strier l'air et à tambouriner bruyamment sur le trottoir de pierre. Maman Estera apporta de la confiture et de l'eau à la famille exténuée. Même cette bavarde de Nina se taisait à présent. Ils n'avaient pas retrouvé la petite Riki.

Alors, provenant de quelque hauteur, une voix se fit entendre à travers la fenêtre ouverte. D'abord brièvement, « Ou-ou-ouh », puis plus longuement et plus fort. Passant la tête à la fenêtre, Estera regarda vers le ciel avec espoir et inquiétude. Riki se balançait sur la plus haute branche du plus grand cyprès, et agitait la main en criant :

– *Mama, maaaa... kieru muevu vestidu*² !

– *Pur amor dil Dio!* murmura Estera, avant d'ajouter à haute voix : *Ya lu ganaras, kerida*³, seulement descends lentement et avec précaution.

Sa voix était calme, mais avec une intonation impérative.

– Je vais l'aider, dit l'Athlète.

– Reste où tu es ! ordonna Estera. Elle y arrivera mieux toute seule que si elle voit que nous avons peur, car elle risquerait elle aussi de s'effrayer.

– Tu me le promets ? cria Riki.

1. N'oublie pas l'auberge.

2. Je veux une nouvelle robe.

3. Tu l'auras, ma chérie.

– Je te le promets, *andjelikiu miu*, et tu le sais, quand maman promet quelque chose, elle tient parole !

Puis elle ajouta à voix basse :

– Tu auras cette maudite robe, dussions-nous jeûner trois jours !

– Et je veux la moelle de tous les os ! poursuivit Riki dans son chantage, en réclamant la gourmandise familiale la plus prisée.

Quand elle préparait un potage, maman Estera, en frappant les os contre la planche à découper, sortait la moelle chaude dont elle faisait des tartines que les enfants se disputaient.

– Ça aussi, tu l’auras !

– Tu me le promets ?

– Je te le promets ! Et maintenant ça suffit, descends immédiatement !

Riki descendit agilement, satisfaite d’être enfin parvenue à son but.

C’est avec l’orage et la foudre tombée sur la croix de l’église orthodoxe que prit fin ce 28 juin 1914 pour Riki, Sarajevo et l’humanité. Riki obtint sa robe et sa moelle, Sarajevo une croix tordue et un attentat, et l’humanité une guerre mondiale.

Cette nuit-là, Buka écrivit : « Aujourd’hui, on a eu l’impression qu’en ville, sous le mont Trebević, une foule insouciant et souriante, unique par sa diversité de religions, de coutumes et de langues, rafraîchie par une brise agréable, flottait, insouciant, vers le temps de la mort. Car cette apparente innocence dissimule un peuple tout autre : divisé, souvent triste et désespéré, aspirant à la liberté et à l’indépendance. Un mélange de ceux qui participent à l’histoire par leurs idées et leurs actes et de ceux qui se limitent au quotidien et ne songent qu’à survivre au milieu des soubresauts de l’histoire. »

*

Quelques jours plus tard, Estera était assise à la cuisine et préparait le déjeuner avec des larmes dans les yeux. Blanki et Riki l’observaient et pleuraient également. Car quand maman pleurait, elles faisaient de même, comme par devoir.

– *Mama, pur luke yoras*¹ ? demanda Blanki à travers ses larmes.
– *Paramordi ki matarun a Ferdinand*², répondit Estera.
– C’était donc un roi juif? *No supi ki el ez djidio*³.
– *No, no...* et je ne pleure pas parce qu’il a été assassiné, même si c’est mal de tuer ne serait-ce qu’une fourmi, et encore plus un homme. Je pleure sur nous tous, sur ces pauvres Serbes dont à présent on démolit les maisons, on brise les vitrines, on confisque les biens... je pleure à cause de l’injustice. Et le pire est que les temps terribles vont revenir, *kerida*, l’horreur. La guerre arrive.

– Mais c’est quoi, la guerre?

– *La gerra ez kuandu todus sufrin*⁴. C’est la faim, l’angoisse, la souffrance... *Todus lus mansevus ombris si van a ir*⁵...

– Mais alors, qu’est-ce que c’est, la paix?

– La paix, dit Buka, pensive, c’est une période joyeuse ou triste, ça dépend des petits événements du quotidien. En période de paix, la vie s’impose d’elle-même. La mort se manifeste, bien entendu, mais elle vient de manière naturelle, accompagnée du kaddish, de faire-part dans les journaux et de funérailles. C’est ça, la paix, quand tout le monde a le temps et la force de rouspéter.

Blanki ne comprit pas entièrement, ce qui ne l’empêcha pas de déclarer:

– Je suis pour la paix.

– Moi aussi, acquiesça Riki.

1. Pourquoi pleures-tu?

2. Parce qu’ils ont tué Ferdinand.

3. Je ne savais pas qu’il était juif.

4. La guerre, c’est quand tous souffrent.

5. Tous les hommes jeunes vont partir.

LES JOURS OÙ LA GUERRE SEMBLAIT ÉLOIGNÉE

La fin de l'hiver amena à Sarajevo ces beaux jours avant les chaleurs de l'été, lorsque la neige a déjà fondu sur une terre maintenant sèche. Les fleurs aux arbres, la brise printanière et les agréables effluves de la rivière annonçaient des heures splendides.

La famille Salom déménagea dans un vaste appartement au bord de la Miljacka, sur le quai Appel. Maman Estera était ravie parce qu'il était très spacieux. La guerre battait son plein, mais, *gerra o no gerra*, comme disait Estera, il fallait respecter les traditions. À la maison, l'agitation régnait, entre les grands nettoyages et les rangements. On ne devait pas laisser une ombre de saleté dans l'appartement ni dans la cour. La mère organisait méthodiquement le nettoyage de printemps en l'honneur de Pessah, la plus grande fête que Blanki pût imaginer. Elle avait l'impression que la nature tout entière se réjouissait de cette célébration. Les oiseaux chantaient plus fort. Les pianos résonnaient dans tout Sarajevo, par les fenêtres enfin ouvertes. Ils n'étaient pas nombreux, mais Sarajevo était une petite ville. On y entendait et on y savait tout. Les cloches de la cathédrale rendaient un son plus pur.

Au bout de tant de mois, le soleil reprenait sa place dans le ciel et annonçait cet été court et ardent auquel tous aspirent, et pendant lequel chacun se précipite à Bembasa¹. De même que la nature paraissait neuve et propre, tout devait l'être à la maison.

1. Quartier de Sarajevo longeant la Miljacka, lieu de villégiature estivale. (N.d.É.)

Un bon mois durant, la propreté se répandit telle une épidémie parmi les femmes juives. Elles lavaient, récuraient et astiquaient. Blanki se vit assigner la tâche de nettoyer les plats en étain et de faire reluire les couteaux, les fourchettes et les cuillères. Elle regardait avec émerveillement l'éclat obtenu après un frottement prolongé. Quand Buka et sa mère se trouvaient dans la même pièce, accaparées par un autre travail, Blanki traînait avec le sien. Elle dardait sur Buka ou sur sa mère ses yeux sombres, brillants d'une telle curiosité que personne n'aurait pu avoir le cœur d'y résister.

– Buka, *komu si yama il nostru Sinior, nostru Sinior dil mundu*¹ ?
Avait-il un nom ?

– *Estu ez una istoria lunga*², commençait Buka. Et comme tout cela s'est passé il y a très longtemps, il existe plusieurs versions. Disons que longtemps, Dieu n'a pas eu de nom. Il était tellement respecté que personne n'osait prononcer Son nom, qui était formé de quatre consonnes: JHVH. Mais comme les gens sont habitués à ce que chacun ait un nom, ils se sont mis à L'appeler Adonaï. Plus tard, en réunissant les voyelles et les consonnes de ces deux noms, ils ont obtenu Jéhovah. Mais le nom n'a pas d'importance. Ce qui en a, c'est le sentiment de justice, d'honneur, de respect et de bonté dont notre cher Dieu est composé.

– Mais alors, pourquoi les hommes s'entre-tuent-ils, et pourquoi font-ils la guerre ? Pourquoi Dieu ne les en empêche-t-Il pas ?

– Parce que le mal existe. Si tout était blanc, tu ne verrais rien, rien n'apparaîtrait, il n'y aurait pas de formes. N'est-ce pas ?

– *Si.*

– Il en irait de même si tout était noir. C'est pour cela qu'existent les contraires et les dissemblances, et qu'on apprécie une chose en la comparant à une autre, différente. Tu vois, en ce moment, alors qu'il y a la guerre, beaucoup d'actes nobles et généreux sont accomplis. C'est dans ces périodes-là que l'âme est mise à l'épreuve.

– Quand les hommes se sont-ils mis à s'entre-tuer ? insista Blanki.

1. Comment s'appelle Notre-Seigneur, Notre-Seigneur du monde ?

2. C'est une longue histoire.

– Depuis qu’ils existent. Vers 170 avant Jésus-Christ, un tyran nommé Antiochos a tenté de convertir les juifs par la force et les tueries, mais il n’a pas réussi. Il y a eu des milliers de morts. Malgré tout, continua Buka comme si elle réfléchissait à voix haute, je crois en l’équilibre entre le bien et le mal. Cela doit exister dans le monde.

Quand le nettoyage prit fin, Blanki fut chargée de faire les courses. Elle courut jusqu’à la boutique au coin de la rue. Rien ne devait être impur, raison pour laquelle on achetait des produits frais. La pénurie du temps de guerre, présente tout au long de l’année, ne devait pas se faire remarquer pour Pessah. Des réserves secrètes apparaissaient dans les boutiques et les maisons, provoquant la stupéfaction des habitants et les sourires victorieux des habiles maîtresses de maison.

Riki ne pouvait imaginer un temps plus propice au jeu et voulait croire que le printemps et l’été allaient durer éternellement. Elle n’arrêtait pas de sautiller et de gêner tout le monde. Sa mère finit par lui donner pour tâche de porter deux robes joliment empaquetées aux cousines pour lesquelles Estera les avait confectionnées.

« *In ki das lus vistidus, torna ti a kaza¹* », tel était l’ordre clair répété plusieurs fois, tandis que Riki, le visage sérieux, hochait la tête avant de dévaler la rue.

Estera profita de ce que les hommes s’étaient rendus à la synagogue pour accrocher un brin d’herbe odorante et un œillet à sa plus belle *tukada*, celle au voile translucide. Ses cheveux blonds, lissés sur les tempes, se devinaient à peine sous la coiffe fastueuse. Elle vérifia une dernière fois si les filles étaient convenablement vêtues et propres. Toutes sortirent ensuite dans la cour pour attendre que leur père et leurs frères rentrent de la synagogue, ce qu’elles feraient chaque jour jusqu’au huitième où, réunis sur le seuil de la maison, ils mangeraient du pain azyne avec du halva ou de l’huile.

Les femmes séfarades de Bosnie allaient rarement à la synagogue. Buka affirmait que c’était l’influence des Turcs, puis elle ajoutait que le judaïsme était une religion pour les hommes, et

1. Dès que tu auras remis les robes, rentre à la maison.

le christianisme pour les femmes. Blanki désirait ardemment monter sur le balcon de la synagogue pour épier l'assemblée à travers les petits trous pratiqués dans la cloison de bois qui soustrayait le monde féminin aux regards des hommes. Mais l'occasion ne s'en présentait pas souvent.

Le soir approchait, et avec lui le Seder¹, le moment le plus émouvant de la fête, quand le père lisait la Haggadah². Riki n'était toujours pas rentrée. Inquiète, la mère ordonna à Blanki de guetter par la fenêtre.

– *Tristi di mi*³! s'alarma Blanki. Que va-t-il se passer si Riki ne vient pas pour le Seder?

Elle finit par l'apercevoir qui revenait à la maison en sautillant et en chantonnant. Elle portait le même paquet sous le bras. Blanki fut alors le témoin d'un curieux changement dans le comportement de sa sœur cadette: dès qu'elle fut proche de la porte d'entrée, elle se mit à pleurer bruyamment. Leur mère courut à sa rencontre.

– *Kerida di la madri, pur luke yoras*⁴ ?

Riki étouffait à force de pleurer et de sangloter.

– *Mi gueli la tripa*⁵ ! prononça-t-elle à grand-peine.

Blanki s'étonna de ce qu'elle eût été prise soudain de si violentes douleurs au ventre au moment précis où elle atteignait le seuil de la maison.

Estera prit le paquet.

– Pourquoi n'as-tu pas donné les robes?

À travers ses pleurs et ses soupirs, qui déchiraient le cœur des membres de la famille, elle bredouilla qu'elle n'avait trouvé personne chez ses cousines. Quand elle eut un peu mieux regardé le paquet, la maman constata, à sa stupéfaction et à son désespoir, qu'il ne contenait plus de robes et qu'il ne restait plus que le papier. Riki avait perdu les robes quelque part en

1. Repas familial et office religieux de Pessah.

2. La Haggadah de Pessah raconte l'histoire des Hébreux menant à leur exil d'Égypte.

3. Pauvre de moi.

4. Amour de sa mère, pourquoi pleures-tu?

5. J'ai mal au ventre.

chemin ! De la petite Riki éplorée il fut impossible d'apprendre où elle avait erré et comment elle avait perdu ces vêtements.

« Cette fois-ci encore, pensa Blanki, bien qu'elle ait causé un grand dommage, Riki s'en tire à bon compte : personne ne l'a punie. » En vérité, s'il avait été commis par n'importe quel autre enfant de la famille, le père en aurait été informé et une douloureuse correction aurait suivi. Blanki jeta un regard à son bras, couvert d'ecchymoses à force d'avoir été pincé, bien qu'elle fût toujours obéissante.

– Ah, notre friponne, dit Buka avec un sourire, car dès que la tempête fut passée, Riki se précipita dans la rue pour accueillir ses frères et son père en tenant à la main son inséparable corde à sauter.

– *Ez verda*¹, marmonna Blanki.

Elle s'étonnait souvent de la facilité avec laquelle Riki lui mangeait toujours un de ses petits gâteaux.

« Elle reçoit un kreutzer, je reçois un kreutzer. Elle achète deux gâteaux, j'achète deux gâteaux. » Mais c'est là que tout se compliquait. En un clin d'œil, Riki avait avalé les deux siens.

– *Da mi il tuyu*² ! demandait-elle d'une voix offensée.

– *Non kieru, estu ez miu. Tu ti kumitis lus tuyus*³.

– *Da mi ! Da mi !*

– *No ti kieru dar*⁴ !

Alors Riki s'asseyait par terre, se mettait à pleurer et tapait des mains et des pieds sur le trottoir. Les gens s'attroupaient et Blanki, honteuse, donnait à Riki ce qu'elle demandait, dans le seul but de faire cesser les cris et de ne plus se donner en spectacle aux passants. Et Riki mangeait toujours trois gâteaux.

Le soir, avant de s'endormir, Riki aimait que Blanki lui raconte ce qu'elle avait appris de Buka et de maman durant la journée. Elle pouvait écouter la même histoire plusieurs fois de suite sans la reconnaître. Sa préférée, que Blanki racontait

1. C'est vrai.

2. Donne-moi le tien.

3. Je ne veux pas, c'est à moi. Tu as mangé les tiens.

4. Je ne veux pas te le donner.

d'une voix sérieuse, parlait des trois personnages principaux qui hantaient leur imagination enfantine : Moïse, David et Salomon.

– Quand le roi David régnait sur la Judée, les juifs s'occupaient d'élevage et d'agriculture, tandis que les Cananéens faisaient du commerce... commençait Blanki.

Chaque parole, même les mots et les noms les plus compliqués, restait gravée dans la mémoire de Blanki, alors que, pour Riki, une histoire durait un jour, avant de se fondre dans de nouveaux récits enchanteurs.

L'été arriva sous les meilleurs auspices, mais, un dimanche, Estera interdit à Riki de se baigner dans la Miljacka, dans le quartier de Bembaša, grisant et enchanteur, avec ses promeneurs si disparates, où la rivière était la plus chaude et le soleil le plus éclatant. Estera dit non en verrouillant le portail, ce qui signifiait un refus catégorique. Plus rien ne pouvait la faire changer d'avis. Comme d'habitude, Riki s'efforça avec entêtement d'arracher un consentement, mais en vain cette fois-ci. Le portail resta fermé.

Elle décida alors de se venger de ses aînés, ou bien tout simplement de rompre son ennui. Elle entreprit de planifier son suicide. Elle revêtit sa plus belle robe et y accrocha un nœud blanc. En se regardant dans la glace, elle conclut qu'elle ressemblait à l'une de ces magnifiques poupées viennoises qu'elle avait vues chez les enfants de riches.

– Maman aura encore plus de peine quand elle me verra si belle et morte ! chuchota-t-elle avec dépit.

Tout le monde la pleurerait et regretterait de l'avoir réprimandée. Plus elle songeait à son entreprise, plus celle-ci lui plaisait. Seulement, elle ne savait pas comment faire. Que signifiait se tuer ? Mourrait-elle, par exemple, si elle sautait d'une branche ? Elle rejeta ce plan, car elle salirait sa robe. On meurt sous la balle d'un fusil, mais où trouver un fusil ? Et si elle restait longtemps au soleil ? Peut-être...

Elle finit par se décider à interroger Blanki, qui savait beaucoup de choses à force d'avoir le nez constamment plongé dans des livres. Dès qu'elle entendit de quoi il était question, Blanki

trouva la solution : elle avait lu quelque part qu'on mourait à coup sûr quand on mangeait la tête des allumettes. Elles en trouvèrent une boîte et arrachèrent les bouts rouges, qui ressemblaient à des bonbons. D'une voix solennelle, Blanki proposa de mourir avec Riki, pour lui tenir compagnie au ciel, là où elle ne connaissait personne. Comment ferait Riki pour y jouer toute seule ? Blanki avait elle aussi bien d'autres raisons de vouloir mourir : elle souhaitait que maman et tous les autres membres de la famille la pleurent pareillement que la petite Riki. Au bout d'une courte réflexion, Riki accepta. Blanki courut à la maison, mit sa robe blanche et prit le chapeau de Nina – son fait d'armes le plus audacieux jusque-là. « Puisque je serai morte, personne ne pourra rien me faire », se dit-elle. La coiffe lui tombait sur les yeux, mais elle la garda quand même pour montrer à Riki combien elle était courageuse.

Elles s'assirent sur la pelouse derrière la maison, dissimulées par un gros buisson, et mordirent chacune une tête d'allumette. Qu'elles recrachèrent toutes deux de dégoût.

– Blanki, ce serait merveilleux de mourir, mais je ne peux pas manger ça ! dit tristement Riki.

– Moi non plus... répondit Blanki, déçue.

– Tu sais quoi, proposa Riki, faisons mine d'être mortes !

Cela semblait être l'unique issue à une situation fort compromise, et Blanki accepta. Elles s'étendirent par terre et s'efforcèrent de rester immobiles, ce qui n'était pas facile, surtout pour la turbulente Riki. Elles restèrent ainsi longtemps, dix bonnes minutes, jusqu'à ce que Buka, passant par là, les aperçût.

Malgré les remontrances, elles n'avouèrent pas ce qu'elles faisaient couchées dans l'herbe, revêtues de leurs plus jolies robes avec le chapeau de Nina.

– Ça restera notre secret, dit Blanki, rien qu'à nous deux, pour toute la vie !

Riki n'oublia jamais que Blanki avait voulu mourir avec elle. Elle considérait cela comme le véritable début de leur amitié. Car si on naît sœurs, on choisit ses amis.

*

À l'automne 1915, à sa grande joie, Blanki fut inscrite à l'école, avec toutefois un retard de plusieurs années. Hormis elle, petite fille pauvre, plusieurs fillettes juives issues de familles riches avaient été acceptées à l'école du couvent autrichien Saint-Augustin.

Comme les affaires marchaient bien, Nina et Klara avaient suffisamment économisé pour envoyer un autre enfant à l'école. Buka estima que Blanki méritait d'en profiter. Sa parole était respectée, même si les cours particuliers de français, d'allemand et de latin qu'elle donnait ne lui permettaient pas de contribuer largement aux frais d'éducation de sa sœur.

– Blanki est une éponge, répétait-elle. Tout ce qu'elle entend, elle le retient. Elle a appris à lire et à écrire presque toute seule. Il faut satisfaire sa soif de connaissances.

« Quelle injustice, se disait-elle, qu'ils poussent ce fainéant d'Isak à faire des études, au lieu de consacrer tout l'argent à la scolarité de Blanki ! » Mais, en tant que fils, il avait la priorité.

Quand elle apprit qu'elle était inscrite, Blanki, d'habitude si calme, explosa comme un volcan, donnant libre cours à son enthousiasme. Le premier jour d'école arriva. Elle frémissait d'impatience et elle pressa tellement Buka qu'elles furent les premières à arriver devant l'établissement.

Les religieuses les répartirent en demandant d'abord à Gretchen, la fille aux yeux bleus de l'Autrichien le plus riche de Sarajevo, à côté de qui elle souhaitait être assise sur le banc.

« *Ansina kali ki seya*¹ », se dit Blanki. Car quelqu'un d'aussi beau, blond, et d'aussi magnifiquement vêtu devait avoir la priorité en tout.

En promenant son regard sur le groupe de fillettes qui l'entouraient, Gretchen fit onduler ses boucles blondes, et à la plus grande stupéfaction de Blanki, elle la désigna de sa petite main couverte d'un gant précieux. Gretchen déclara qu'elle voulait être assise sur le même banc que Blanki Salom, la juive la plus pauvre de l'école !

1. C'est ainsi que ce doit être.

Quelques jours plus tard, quand elle eut rassemblé suffisamment de courage, Blanki lui demanda d'une voix craintive :

– Pourquoi moi ?

– Parce que tu me plais, répondit Gretchen.

– Et pourquoi ?

– Parce que tu as dit à la maîtresse que tu ne lirais pas la prière avant le cours, car ce n'est pas ta prière. Aucune autre juive n'a osé le dire... tu es pourtant la plus petite ici.

– C'est vrai que je suis la plus petite, mais je suis aussi la plus âgée... j'ai un peu de retard avec l'école. Tu sais, ajouta-t-elle crânement, je ne suis pas bête. J'ai appris toute seule à lire et à écrire, et ma sœur Buka m'a enseigné l'allemand et l'histoire. Et j'ai aussi lu beaucoup de livres.

– Ce que j'aime, ce sont les petites filles courageuses.

– Qu'est-ce que ça veut dire, « courageuses » ? demanda Blanki, qui ne connaissait pas ce mot en allemand, mais Gretchen crut qu'elle n'en saisissait pas la notion, et elle se mit à le lui expliquer.

– Papa dit que les soldats, qui se battent maintenant sur le front, sont courageux... Les Autrichiens et les Bosniaques. Ils n'ont pas peur de la mort.

« Je n'aimerais pas du tout mourir maintenant, se dit Blanki, alors que je viens juste d'entrer à l'école. » Mais elle ne voulut pas le dire à Gretchen, pour ne pas lui faire changer d'avis sur sa bravoure.

Au cours du long hiver glacial de Sarajevo, la neige tombait en telle quantité qu'elle formait des congères au bord des trottoirs, qui empêchaient les passants de voir le côté opposé de la rue. La guerre était de plus en plus présente, et, comme Estera l'avait prédit, la vie devenait de moins en moins agréable. La nourriture manquait. Le pain était préparé avec une drôle de farine qui suintait. Les enfants ressentaient eux aussi les restrictions. Même par grand vent, Blanki sortait vêtue d'un manteau court, ce qui ne la gênait heureusement pas, car elle avait « le sang chaud », comme le lui répétaient ses sœurs qui la surnommaient « la chaudière ». Une seule fois, alors qu'elle faisait de la luge, elle sentit ses gros orteils s'engourdir. Quand elle rentra à la maison, les douleurs commencèrent. Elle pleura

en silence dans un coin de la salle à manger, jusqu'à ce que sa mère le remarque et lui frotte les doigts de pied avec un liquide parfumé, avant de les envelopper dans un morceau de laine. Les douleurs cessèrent, mais Blanki ne recouvra jamais ses sensations tactiles dans ses gros orteils, comme un souvenir de la période de guerre. Elle garda aussi le souvenir des violentes crampes d'estomac, que seule la nourriture pouvait apaiser. Tandis que les autres enfants pleuraient et réclamaient du pain, Blanki supportait la faim en silence.

Pendant une récréation, Gretchen lui tendit un petit pain rond, croustillant, à l'odeur envoûtante. Blanki le prit et le rompit : le pain était beurré, et renfermait une tranche de jambon. C'était inimaginable ! Même avant la guerre et son cortège de pénuries, elle avait rarement eu l'occasion de manger du pain beurré.

– Merci, dit-elle. Et toi ?

– Il m'en reste encore deux. J'aurai du mal à les manger.

« Avec quelle nonchalance Gretchen parle de ces biens si précieux, s'étonna Blanki. Comme il est bon d'être riche ! » Elle se rendit compte alors qu'au-delà de leurs différences extérieures, il en existait d'autres, bien plus importantes, qu'elle n'appréhendait pas entièrement, même si elle en était consciente.

Rentrée à la maison, elle raconta fièrement à sa maman ce qui s'était passé à l'école.

– *Blanki, fijikia mia, tu sos una vera krijatura*¹, bien que tu ailles sur tes... combien déjà ?

– Douze ans, répondit la toute menue Blanki, qui ressemblait davantage à un enfant de sept ans.

– Tu ne sais donc pas, *linda mia*², que nous n'avons pas le droit de manger du jambon ?

– Et pourquoi ? demanda Blanki, très étonnée.

– Mais parce que c'est de la viande de porc.

Blanki se plongea dans une profonde réflexion. Ses yeux s'attristèrent, car, elle le savait, elle avait commis un péché grave.

1. Blanki, ma fille, tu es une vraie enfant.

2. Ma jolie.

Elle était étonnée que sa maman ne fût nullement fâchée. Mais, tout à coup, son visage s'illumina d'un sourire victorieux.

– Maman, tu disais toujours qu'on n'avait pas le droit d'introduire de la viande de porc dans une maison juive, *ez verda* ?

– *Si*, confirma Estera.

– C'est le *Sinior* qui l'a ordonné parce que là où nous vivions autrefois il faisait chaud, et la viande se serait vite gâtée, *ez verda* ?

– *Si*.

– Et les anguilles non plus, car elles ressemblent à des serpents, et on peut se tromper...

– *Si. Ez verda.*

– Eh, alors, poursuivit-elle, encouragée par l'approbation de sa mère, comme ici il fait si froid que mes doigts sont devenus violets, et puisque je n'ai pas ramené le petit pain à la maison, mais que je l'ai mangé à l'école, le bon Dieu me pardonnera bien ?

Estera sourit.

– Oui, *tezeru miu*¹, continue à manger les petits pains de ta Gretchen. En ces temps-ci, Dieu ne peut pas te punir pour cela.

« Si mes tantes entendaient ce que je dis, elles me maudiraient sûrement », pensait Estera.

– Tu sais, maman, nous sommes assez différents des autres familles juives, poursuivit Blanki, heureuse de l'issue de l'affaire.

– *Pur luke* ?

– Eh bien, par exemple, parce que nous vous disons *tu*, à papa et à toi, alors que dans toutes les autres familles les enfants disent *el* et *eia*².

– Il n'existe qu'un seul *El*, c'est notre *Sinior dil mundu*, et c'est Lui la seule personne à qui l'on s'adresse à la troisième personne.

À la mi-novembre, Blanki se rappela qu'un jour très important approchait, son anniversaire, le premier décembre. Dans une famille avec sept enfants et autant d'anniversaires répartis sur une année de misère, on « oubliait » souvent ces dates.

1. Mon trésor.

2. Tu, il, elle.

Riki n’oubliait pas cependant l’anniversaire de Blanki, et la réciprocité était vraie. Cette fois-ci, Riki était fermement décidée à lui faire la surprise d’une représentation de ballet. Elle finit quand même par comprendre qu’elle ne pourrait mener à bien ce spectacle toute seule, aussi y inclut-elle ses autres sœurs. Tout devait rester secret, car le succès du plan dépendait de l’effet de surprise. Klara devait jouer du piano, Buka composer quelques chansons de circonstance, Nina leur fabriquer des petites robes et des chapeaux, et maman Estera préparer les friandises et les rafraîchissements. Elles acceptèrent toutes sans rechigner et écoutèrent attentivement les propositions de leur sœur cadette. Riki allait mettre au point la chorégraphie du ballet et en être la « première ballerine », accompagnée de quelques fillettes bien choisies.

Depuis sa plus tendre enfance, Riki aimait danser. Estera l’appelait souvent *griyu*¹, à côté de l’habituelle *djugatona*. Les deux convenaient tout à fait à la nature de Riki. Alors que la petite fille savait à peine marcher, Buka, en la voyant sautiller et trébucher dans la chambre, avait dit :

– *Esta chika komu ke sta bailandu*².

C’était l’entière vérité. Le moindre mouvement qu’elle effectuait, aussi ordinaire fût-il, se transformait en pas de danse. Elle voltigeait sans toucher sol, faisant des figures souvent compliquées et toujours gracieuses. Parfois, tandis qu’elle exécutait ses cabrioles totalement improvisées, elle ressemblait à une adulte, le visage sérieux, consciente de ce qu’elle faisait. C’étaient les seuls moments réfléchis dans la jeunesse par ailleurs irresponsable de Riki.

Blanki ignorait tout de la représentation projetée, excepté la demande qui lui avait été faite d’inviter toutes ses amies le premier décembre, en fin d’après-midi. Son émotion ne s’était pas transmise à la petite Riki, qui, très calme, répétait :

– *Todu va star perfektno*³ ! *Perffektnoooo* !

1. Papillon.

2. Cette petite fille donne l’impression de danser.

3. Tout sera parfait.

Ce dernier mot, qu'elle avait appris d'une Serbe, lui plaisait beaucoup.

Le mercredi arriva enfin, et le soir, silencieux et froid. Le ciel était brouillé de flocons de neige qui ne cessaient de tomber. Sarajevo s'était emmitouflée dans de moelleuses couvertures. On n'entendait plus les pas des passants, ni le claquement des sabots. Les réverbères éclairaient un spectacle irréel de blancheur diaphane et de silhouettes arrondies, comme dans les fables.

Riki et ses camarades revêtirent des jupes faites de feuilles artificielles de noyer, et ornèrent leurs têtes de couronnes de fleurs multicolores. Elles ressemblaient à de petites fées tombées des arbres, à de frêles messagères d'une vie plus belle. Dans le froid de cette journée de décembre, les habitants de la maison, fatigués de la misère de la guerre, eurent l'impression d'une promesse de paix.

Un poêle bien alimenté chauffait la pièce. Maman Estera n'économisa pas le bois ce soir-là. Klara joua des mélodies joyeuses, pendant que le ballet racontant les déboires d'une gentille princesse se déroulait sous les yeux émerveillés des invitées. Les danses étaient entrecoupées des voix grêles des fillettes qui récitaient seules ou en chœur.

Bien qu'étant la plus petite, Riki, âgée de huit ans, était de toute évidence la meneuse du groupe. Les petites artistes la regardaient fixement afin qu'elle leur donnât le signal de leur prochaine entrée en scène dans un spectacle plutôt complexe.

Lors de la grande scène finale, Riki dans son rôle de fée grimpa au lustre. Elle perdit l'équilibre et tomba de haut. Tout le monde se précipita vers elle, craignant qu'elle ne fût blessée, mais elle leur lança un regard furieux et dit en se relevant :

– *Luke kirej? Estu kali ansina ki ste*¹... J'ai volé parfaitement, exactement comme une fée.

Les enfants la regardaient avec admiration. Riki pouvait même voler!

Après la représentation, qui prit fin dans un tonnerre d'applaudissements, on servit des pruneaux et des figues. Le

1. Que voulez-vous? Ça doit être ainsi.

chocolat avait été apporté par Gretchen, et le jus de myrtille était un cadeau de maman Estera, prélevé sur une réserve spéciale à la cave, datant d'avant la guerre. La collation acheva de rendre cette soirée inoubliable au milieu de la grisaille d'un quotidien difficile.

La famille était rassemblée. Seul manquait l'Athlète, parti à la guerre.

« Comme c'est merveilleux d'être tous ensemble », se dit Blanki.

Ses joues étaient devenues rouges, ses doigts volaient sur le clavier du piano, et les vers de Buka, chaleureux et émouvants, faisaient littéralement fondre les cœurs, même de ceux qui, comme Gretchen, ne les comprenaient pas. Des rires cristallins résonnaient dans l'appartement à demi vide.

Le temps d'une soirée, la guerre s'était éloignée de la maison du quai Appel.

INJUSTICE

Nina, « la grande combinarde », comme l'appelait souvent Buka, échafaudait depuis toujours une multitude de projets commerciaux. Comme les deux autres aînées – Klara, un peu plus jeune, et Buka, un peu plus âgée –, Nina faisait davantage office de mère que de sœur pour les autres enfants de la famille, et elle était plus une amie qu'une fille pour Estera.

La partie masculine de la famille ne s'intéressant guère aux détails de la vie quotidienne, ni même aux décisions à prendre en matière de ressources, les trois filles et leur mère s'occupaient de tout. Quelques années avant la guerre, Nina, avec ses vingt ans et son sens des affaires, avait décidé d'ouvrir une boutique de modiste. À Sarajevo, au début du siècle, un tel projet, conçu par une jeune juive sans expérience, pauvre et dépourvue d'appui solide, était sans précédent. Mais Nina ne s'était pas laissé décourager. Avec sa sœur Klara, le cœur vaillant et les mains agiles, elle avait réussi à réunir suffisamment d'argent et à obtenir des crédits pour ouvrir une boutique en face de l'hôtel *Europe*, au cœur même du quartier d'affaires de Sarajevo. Elle l'avait baptisée *La Parisienne*. Ce fut une révolution pour toute la population. Les femmes qui, jusque-là, allaient à Zagreb et à Belgrade acheter leurs chapeaux, ou à Vienne et à Paris pour les plus riches d'entre elles, pouvaient maintenant faire leurs achats dans leur ville même, quand l'envie les en prenait, et à moindre coût. En peu de temps, les sœurs Salom furent connues de tout Sarajevo, et tout le monde en convenait : Klara et Nina avaient des mains en or, et beaucoup de goût. Quelques crises

avaient failli causer sa ruine, mais la boutique subsistait et réalisait même régulièrement d'importants profits. Nina elle-même s'en étonnait souvent.

Nina était née pour tenir une telle boutique. Bavarde, aimant médire et écouter les cancans dans toutes les langues, elle était insurpassable en la matière. Les femmes l'aimaient bien et, curieusement, se confiaient toutes à elle, sans distinction. C'était l'entente avec Klara qui était plus difficile. Klara méprisait les commérages et la léthargie des villes reculées comme Sarajevo. Elle était née « femme du monde », hautaine, quelque peu égoïste, plutôt versatile, et convaincue d'une chose : elle saurait toujours se débrouiller seule.

À cette époque, Nina dirigeait la famille puisque c'est elle qui gagnait le plus d'argent, qu'en bonne fille elle partageait avec les membres de la maisonnée. Cependant, on ne pouvait voir la fin de ses combines. Elle mettait en œuvre, avec un succès inégal, tout ce qui lui passait par la tête.

Il lui vint un jour l'idée de louer un débit de tabac, censé améliorer la situation financière de la famille en ces années de guerre. Elle décida que Blanki s'occuperait de ce commerce.

– Donc, expliqua doctement Nina, Blanki doit quitter l'école.

Car il était beaucoup plus important, selon elle, d'avoir un meilleur ordinaire que d'apprendre toutes sortes de bêtises, que Buka pouvait de toute façon lui enseigner. Nina n'avait jamais fait grand cas de la science et des livres. Elle lisait rarement et tout ce qu'elle savait, l'allemand, le français, et même le serbe, elle l'avait appris en écoutant, sans jamais ouvrir de manuels.

Personne ne s'opposa à la décision de Nina. Buka la déplorait, mais, gagnant elle-même peu d'argent, elle manquait de poids pour contrecarrer la proposition de Nina. Tout cela était égal à Klara. Quant à Estera, elle avait confiance en sa fille entreprenante, et elle était tellement occupée à la maison qu'elle ne songea même pas à questionner le bien-fondé d'une telle décision. On ne demanda rien à Blanki. On se contenta de l'en informer, un jour. Elle ne dit rien et pleura. À part sa mère et ses sœurs, c'était l'école qu'elle aimait le plus au monde. Or, c'était à présent ces sœurs et cette mère qui lui ôtaient la possibilité d'apprendre. Comment résoudre un

problème aussi difficile? Les larmes ne furent d'aucun secours, car personne ne les vit. Elle ne se lamenta ni ne cria comme le faisait Riki, mais sanglota jour et nuit, en cachette. On lui promit que Buka lui donnerait des leçons particulières, et qu'un jour, quand la guerre serait finie et que les rentrées d'argent redeviendraient plus importantes, elle pourrait reprendre ses études. Bien qu'elle crût sans réserve ce que disaient ses sœurs, Blanki sentait que ce n'étaient là que des promesses en l'air et que ses jours à l'école étaient comptés.

Gretchen s'apprêtait elle aussi à quitter l'école, et Sarajevo. Toute la classe pleura quand Blanki et elle prirent congé. Elles regrettaient Gretchen, la plus riche et la plus belle, et Blanki, la plus petite et la plus gentille.

Sa cousine Simka, beaucoup plus âgée que Blanki, devait l'aider au débit de tabac. Nina l'avait chargée de la caisse. Cependant, la très estimée Simka s'acquitta de cette tâche en empochant allègrement la recette.

Au bout de quelques mois, sans un sou de bénéfice, quand Nina finit par avoir des soupçons et examina le livre de comptes, elle découvrit que leur cousine les avait bien dupées. Blanki était au désespoir, et Nina enrageait. Elle bouillait de colère impuissante et de malédictions:

– *Guerku la yevi! Muerta la veyá! Zuna! Bicha! Mi se kema la tripa kuandu pensu a esta angusia¹!*

– *La strinada kun la kagada²!* déclarait négligemment Klara.

Elles ne purent rien récupérer. Simka avait volé l'argent et l'avait dépensé. Et déposer une plainte contre leur cousine eût signifié la honte pour toute la famille.

Quand ce jour-là elles rentrèrent à la maison, au lieu d'expliquer à tout le monde que Blanki n'était pas responsable de la fermeture du débit de tabac, Nina hurla et s'emporta contre tous, oubliant son rôle dans cette affaire. Blanki se taisait, amère. Elle se réfugia auprès de sa mère.

1. Que le diable l'emporte! Puisse-t-elle crever! L'animal! La vipère! Mes entrailles se retournent quand je pense à cette scélérate!

2. Qui s'y frotte s'y pique.

- *Mama, yo no sto kulpanti*¹!
- *Yo se, kerida di la madri*²; nous avons été volés par cette *ladrona*³.
- Ça veut dire qu'elle a pris notre argent?
- Oui, c'est du vol.
- Mais, maman, c'est notre cousine... pourquoi nous aurait-elle fait ça?
- Parce qu'elle est malhonnête et mauvaise.
- Que va faire Nina maintenant?
- Rien, que pourrait-elle faire? L'argent est parti.

Blanki fit ce jour-là trois découvertes: que le vol existait, qu'il ne fallait pas toujours faire confiance à la famille, et que l'injustice régnait même entre sœurs. Car le fait que Nina se fût abstenue de préciser que Blanki n'avait commis aucune faute constituait une injustice, la plus grave offense qu'elle avait subie dans sa vie.

Maman Estera sembla lire dans ses pensées.

– *No yoris, fijikia*⁴! lui dit-elle en la prenant sur ses genoux et en essuyant ses larmes. *La vida ez kruela di una parti i muy ermoza di la otra*⁵... Il y a un peu de tout, un peu de rire, un peu de douleur, un peu de justice, un peu d'injustice, un peu de brutalité, un peu de tendresse... Et grandir est une chose douloureuse! Aujourd'hui tu as grandi, et il t'en faudra encore beaucoup pour devenir une adulte.

Blanki se sentit très vieille.

– Ne t'inquiète pas, nous survivrons, poursuivit Estera. Les affaires marchent bien à la boutique, ça va mieux. Il y aura de l'argent et de la nourriture. Peut-être même que la guerre approche de sa fin.

Et, en effet, les affaires s'améliorèrent d'un coup. Il faisait chaud à la boutique. Deux poêles ronronnaient et réchauffaient la vaste surface du magasin et de l'atelier, séparés par un

1. Je ne suis pas coupable.

2. Je sais, amour de sa mère.

3. Voleuse.

4. Ne pleure pas, ma petite fille.

5. La vie est cruelle d'un côté et très belle de l'autre.

rideau. Dehors, la neige tourbillonnait. De la vapeur s'élevait des patrons qui prenaient différentes formes sur les moules. Les machines à coudre crépitaient, donnant vie à de magnifiques arabesques. On chantonnait dans l'atelier, et la rumeur permanente des bavardages féminins n'était troublée que par le gargouillement régulier des poêles.

– Mademoiselle Nina... mais, peut-être... si cette fleur était bleue? proposa Mme Ninković, pendant que Nina se retenait à grand-peine d'éclater de rire, et que deux ouvrières épiaient derrière les rideaux et se gaussaient en silence.

Mme Ninković, cliente fidèle et généreuse, fermait les yeux dès qu'elle se coiffait d'un chapeau en face d'un miroir. Klara interprétait cette curieuse habitude comme le souhait d'éviter le reflet de son visage peu gracieux. Elle affirmait que cette femme, malgré les moqueries dont elle était l'objet, savait ce qu'elle faisait.

– Mademoiselle Klara voudrait-elle bien le mettre... pour que je voie comment il va? demanda-t-elle aimablement en se tournant vers Nina qui se retenait de rire.

– *Klari, ven aki, kerida*¹! appela Nina.

Klara arriva, avec sa démarche de femme du monde. Elle posa le chapeau sur sa tête avec légèreté, presque sans regarder, tourna plusieurs fois devant Mme Ninković, dont les yeux étaient à présent grands ouverts, puis se décida à sourire – l'effort maximal que Klara était disposée à consentir pour quelque cliente que ce fût. Finalement elle ôta le chapeau et, sans un mot, retourna à l'atelier. Mme Ninković observait l'ouvrage d'un air approbateur. On voyait qu'elle était décidée à l'acheter.

– Vous savez, commença-t-elle à voix basse, le mari de Mme Perić a encore changé de maîtresse!

Nina tendit l'oreille en emballant le chapeau dans une boîte ronde. La conversation dura longtemps. Finalement, les fleurs sur le chapeau restèrent bleues, le tiroir-caisse tinta, à la satisfaction de Nina, et Mme Ninković s'en alla.

Même le modèle le plus cher ne pourrait l'embellir, se disait Nina. Mais peu importait, plutôt à Dieu qu'elle eût le plus grand

1. Klara, viens ici, ma chérie.

nombre de clientes comme elle... ou de clientes tout court, pourvu que la boutique fût pleine ! Étrangement, elle avait l'impression que Dieu l'avait enfin entendue : les clientes arrivaient en groupes. Nina elle-même, qui adorait pourtant la compagnie et les bavardages, se fatiguait parfois devant l'affluence. C'était comme si les clientes s'étaient mutuellement attirées. Quand la boutique était remplie, Klara sortait de l'atelier et toutes deux faisaient essayer les chapeaux devant deux belles psychés. Nina était censée s'occuper des Autrichiennes, car elle parlait allemand, tandis que Klara s'entretenait en serbe ou en espagnol. Mais Nina se mêlait de tous les essayages, donnait des conseils en serbe aux clientes de Klara et hélait les ouvrières en espagnol. Au milieu de la confusion, elle s'interrompait tout à coup, jetait un regard distrait à Klara (habitude qu'elle avait héritée de sa mère) et lui demandait d'un ton sérieux :

– *Klari, ki lingua sto avlandu¹ ?*

Tout le monde éclatait de rire.

*

Après l'expérience malheureuse du débit de tabac, au lieu de la remettre à l'école, les sœurs assignèrent une nouvelle tâche à Blanki : les aider à la boutique. Cet hiver-là, outre le nettoyage des locaux, elle dut alimenter les deux poêles. Elle ne protesta pas. Il devait en être ainsi, car ses aînées l'avaient ordonné. Peut-être était-ce la dette dont elle s'acquittait par avance pour les événements heureux qui l'attendaient dans la vie. Elle pensait que tout le bien qu'elle ferait lui serait rendu un jour. Que le bonheur ne venait pas gratuitement. Qu'on devait le gagner honnêtement, comme tout le reste. C'est pour cela que, avec le sourire et sans rouspéter, elle se réveillait à l'aube et se rendait la première à la boutique. Elle levait le lourd rideau métallique, le plus souvent gelé, qu'on baissait pour la nuit. Puis elle allumait les poêles et nettoyait le magasin, afin qu'à leur arrivée Nina et Klara trouvent tout en ordre pour le travail et la venue des clientes. Elle sortait le bois et le charbon

1. Klara, quelle langue suis-je en train de parler ?

d'une grande ouverture pratiquée dans le trottoir, et les tirait jusqu'à l'atelier dans des seaux. Une fois, le seau se révélant plus lourd que prévu, elle tomba avec lui dans le trou. Elle en sortit noire de poussière de charbon, effrayée et haletante sous l'effort fourni. Quand elles la virent, ses sœurs se mirent à rire. Elle rit aussi, mais à contrecœur.

À coups de pelle, elle déblayait la neige amoncelée devant l'entrée, sous le regard étonné des passants qui lui demandaient, en la voyant si petite, pressée et sérieuse, vêtue d'une robe légère et d'un manteau court :

– Tu n'as pas froid, petite ?

– Non, répondait-elle poliment, avec un sourire.

La fermeture de la boutique n'était plus à l'ordre du jour. Un problème d'approvisionnement en tissu se posa, mais, par diverses filières, Nina réussit à s'assurer les fournitures nécessaires. À cette époque, la concurrence n'existait pas.

– L'âge d'or de la pénurie et de l'incertitude, constata Buka.

DES CLOCHETTES BLANCHES DE LIS

Au printemps de cette année survint un événement espéré avec impatience par toute famille : le mariage de la fille aînée. Buka épousait Daniel Papo, issu d'une honnête famille séfarade. Il avait fait des études et jouissait d'une belle situation.

Tout se déroula selon la tradition : la présentation, les fiançailles, les réunions familiales et, enfin, les noces. Pour Blanki et Riki, ce fut une période de joie indescriptible. Lors du départ pour la synagogue, Blanki enfila des gants de la plus fine peau de chamois, sa première pièce d'habillement neuve, ni reprise, ni recousue, ni héritée de ses sœurs aînées, mais achetée exclusivement pour elle ! Les robes, également neuves, étaient ornées de volants de dentelle et de petits bouquets de lis blancs. Buka fit son apparition en robe de mariée jaune pâle, couleur douce et translucide comme du jus de citron. « Les Salom aiment à se singulariser », chuchotait-on en ville.

De telles dépenses, inattendues, plongèrent la famille dans une joie fiévreuse : maman Estera elle-même ne se souciait plus de savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain, tandis que leur père, Leon, caressait ces jours-là les cheveux de ses enfants ! Un unique souhait dominait la maison Salom : que le mariage de Buka fût heureux et fécond.

Une surprise supplémentaire vint embellir les noces : le frère aîné Isak rentra de la guerre. Amaigri par le typhus, mais heureux de retrouver les siens, il stupéfia les membres de sa famille par sa calvitie totale. L'Athlète avait perdu son abondante chevelure noire et bouclée, qui n'avait plus jamais

repoussé. Son retour signifiait que la fête serait agrémentée de chansons, et de la présence de quelques joyeux amis à lui, qui avaient réussi à se faire libérer de leurs obligations militaires. Personne ne les en blâmait. Au contraire, s'extraire des rangs des forces armées austro-hongroises, surtout au moment où elles attaquaient le Royaume de Serbie, constituait un acte de bravoure et de débrouillardise digne de respect.

Après le mariage, on organisa un dîner pour les amis de Daniel et de Buka, chez la mariée. Les sœurs aînées, Klara et Nina, faisaient partie des invités, tandis que les enfants, Riki, Elias et Blanki, durent aller se coucher. Blanki prit cela comme une punition imméritée.

Le jeune marié avait invité ses camarades, plus de Serbes que de juifs, car il les fréquentait davantage. Il affirmait qu'ils savaient mieux s'amuser, mieux boire, et qu'ils chantaient et faisaient la cour aux femmes avec plus de passion. Pour les juifs, les femmes serbes étaient hors de portée, de même que les juives pour les Serbes, mais cela n'empêchait pas les gens de même sexe de se fréquenter.

La grande table de la salle à manger était couverte de porcelaine et de cristal, empruntés à une voisine serbe. Leon, le père, avait rendu service à ses voisins au tout début de la guerre en cachant chez lui leurs biens et en en prenant soin. Estera avait remercié la maîtresse de maison serbe pour son prêt, mais celle-ci avait protesté :

– Mais enfin, tout ça est à toi, Estera ! Si vous n'aviez pas été là, on nous aurait tout emporté ! C'est la moindre des choses que nous puissions faire pour vous remercier de votre bonté.

Des bougies étaient allumées de tous côtés. Une odeur de fête et d'insouciance se répandait depuis la salle à manger jusqu'aux chambres des enfants, et venait chatouiller le petit nez de Blanki. Sa curiosité la poussa à jeter un coup d'œil dans la pièce si attirante où ses sœurs et des gens inconnus s'amuseraient toute la nuit. Après avoir observé depuis la porte de la salle à manger, elle rassembla son courage et pénétra dans la pièce. À peine était-elle entrée qu'elle entendit des pas dans la pièce voisine. Ils s'approchaient, menaçants. Elle se cacha aussi vite qu'elle put derrière une plante buissonnante. Puisqu'elle se

trouvait à cet endroit, elle décida d'y rester et d'assister sans être vue à toutes les réjouissances, puis, après le départ des invités, de filer pour se glisser dans son lit. Elle espérait que personne, dans la confusion générale, ne remarquerait son absence.

« Klara a si belle allure », se dit Blanki en l'observant pendant qu'elle disposait des fleurs sur la table. L'air sérieux, calme, elle semblait fière dans sa somptueuse robe bleue ornée de dentelle grise. Nina, toute troublée, ne savait plus où donner de la tête. Elle n'arrêtait pas de courir dans la maison et n'aidait personne. Sa robe en crêpe n'avait rien à envier à celle de Klara, conclut Blanki, qui constata toutefois que celle de Buka les surpassait toutes.

– D'ailleurs, il faut que ce soit comme ça... c'est elle qui se marie! murmurait-elle.

« Quand vais-je donc devenir grande, pour m'habiller comme ça, moi aussi? » Cette pensée l'attrista et il lui sembla que le temps s'écoulait très lentement.

Les invités commencèrent à arriver. Daniel, avec son beau visage aux traits fins et aux grands yeux un peu fatigués mais intelligents, présentait ses camarades.

– C'est mon meilleur ami, Škoro Ignjatić, dit Ignjo!

Dans l'embrasure de la porte apparut un grand jeune homme élancé et musclé, au nez aquilin et au sourire ironique. Ses yeux vifs passèrent rapidement en revue tous les invités, sautèrent d'une bouteille à l'autre, pour finalement s'immobiliser sur le visage de Nina.

– Il peut boire plus que nous tous ensemble, poursuivit Daniel, et, pour être franc, je n'en ai encore vu personne lui résister.

Škoro se dirigea droit sur Nina.

– Mademoiselle Salom, je suis vraiment très heureux de faire votre connaissance, dit-il galamment. Vous embellissez les têtes de toutes les femmes que je connais... elles en ont d'ailleurs besoin. La vôtre, par contre, ne nécessite aucun artifice, elle est assez belle comme ça... Je n'en ai pas vu de plus gracieuse jusqu'à présent.

Nina se sentit rougir au point que les larmes lui montèrent aux yeux. Elle resta silencieuse et se demanda fiévreusement

s'il s'adressait vraiment à elle, car elle avait toujours douté de sa beauté. Paralysée, mais ravie, elle qui habituellement aimait à bavarder ne dit mot. Si aucune n'avait résisté, elle ne ferait sûrement pas exception.

Quand, au milieu du dîner, Škoro changea de place à table pour s'asseoir à côté d'elle, elle dit presque à haute voix :

– *Tristi di mi!* Je sais déjà que je ne pourrai pas résister...

Haussant les épaules, elle marmonna encore :

– *Ken puder no puedi matar si desha!*¹

Une partie d'elle-même se fâcha : « Mais il est serbe, et d'Herzégovine par-dessus le marché ! Que je résiste ou pas, je ne peux pas épouser un Serbe, et les Herzégoviniens se marient rarement... Qu'est-ce qui m'arrive ? Ai-je perdu la tête ? ... Tout d'un coup je ne peux plus dire un mot ! *Luke mi akapito ? Todu luke pinsi ki se avlar in serbesku, disparesio?*² »

Škoro, élancé et élégant, se penchait vers elle et lui parlait avec la diction fluide et claire d'Herzégovine. Les paroles glissaient de ses lèvres comme du vin dans une gorge assoiffée.

– Savez-vous comment s'appelle la chanson préférée lors des noces serbes ? *Le cortège nuptial sillonne la montagne*. Eh, mam'zelle Nina, si vous pouviez voir une vraie noce paysanne serbe ! À l'automne, quand les fruits de la terre sont les plus succulents. Vous savez, chez nous il arrive rarement qu'un garçon épouse une fille de son village. Comme nous deux : le même village, mais deux mondes différents. Donc, il choisit une jeune fille à l'occasion d'une fête religieuse ou bien, comme ici, à un mariage. Les yeux se mettent à briller, les cils à battre sous le coup de la timidité et du désir, et les jeunes font connaissance. Il n'y a pas là de longues réflexions. Ce que le cœur dit et ce que les yeux voient emporte décision. Les garçons se rendent aux villages voisins pour faire la cour aux jeunes filles : ils y vont accompagnés d'amis, armés de couteaux, de pistolets et de gourdins.

– Mais pourquoi ? demanda Nina.

1. Même morte, je ne pourrais pas.

2. Qu'est-ce qui m'arrive ? Tout ce que je pensais savoir dire en serbe a donc disparu ?

– Eh bien, parce que le combat pour une jeune fille a toujours existé. C’est un acte de chevalerie qui, croyez-moi, se termine souvent par une effusion de sang. Les jeunes gens d’un village interdisent à ceux d’un autre de venir chez eux courtoiser les jeunes filles. Ce n’est qu’une fois qu’il a prouvé sa bravoure qu’un jeune homme peut faire sa demande en mariage. Le Serbe apporte alors aux parents de la jeune fille une bouteille d’eau-de-vie, un musulman offre du halva, du café, du sucre et du tabac. On dresse la table et, tout en mangeant et en buvant, les chefs de famille se mettent d’accord sur l’heure où le cortège nuptial viendra chercher la jeune mariée. Au moment du départ, la fille leur offre des foulards précieux, qu’elle a brodés avec amour dans le silence et la pureté de son adolescence, avec au cœur la peur et le désir d’être choisie par celui sur lequel elle a jeté son dévolu. Dans cette attente mêlée de curiosité, chaque point la rapproche de l’instant où, de par la loi et la coutume, sa vie va changer et connaître son accomplissement. Avec, comme toujours, un mélange de tristesse et de joie. La peur de la nouveauté et le désir de changement. C’est ainsi qu’elle frémit et attend, ploie sous le poids de ses nouvelles responsabilités, sans même savoir exactement en quoi elles consisteront. Le cortège vient alors chercher la future mariée : des hommes à pied et à cheval. Ils apportent le pain et d’autres victuailles, des bouteilles – et parfois même des tonneaux – d’eau-de-vie. Au milieu des coups de feu et des chansons, les tambourins résonnent, faisant trembler la terre. Tout éclate de joie et de gaieté, le sang bouillonne, et les voix s’entremêlent à la dentelle qui vole dans la ronde dansée à petits pas.

Nina l’écoutait, plus subjuguée par son visage que par le contenu du récit. Il avala une gorgée de vin et se mit à chanter doucement, d’une voix rauque, une de ces voix pénétrantes que tout le monde entend. Puis il se leva et, le verre à la main, déclara :

– Allez, tout le monde lève son verre... on porte un toast :

*Viens, ma beauté,
Buvons à ta santé,
Bois donc, mon aimée,*

*Cela t'est donné.
Au-dessus, la glace,
Et au fond, le miel,
Brise la glace,
Et bois le miel!*

De sa vie, Nina n'avait jamais connu un homme aussi beau, intéressant et redoutable. Tout ce que Daniel avait dit de lui était encore bien peu par rapport à la réalité! Son verre à nouveau plein, Škoro, debout, porta encore des toasts, avant de se rasseoir à côté de Nina.

– Allez, mam'zelle Klara, jouez-nous *La jeune vigne s'étale sous un ciel pur*, demanda-t-il en se tournant vers Klara, assise à son piano.

À la fin de la chanson, il poursuivit, en s'adressant à Nina, comme s'il était très important qu'elle apprît les coutumes de mariage serbes:

– Et alors vient l'instant crucial: le père et le marié se postent chacun d'un côté de la porte d'entrée et, se tenant la main, ils obligent la mariée à se baisser pour pénétrer dans la maison. Elle prouve ainsi qu'elle sera soumise et qu'elle obéira à son mari et à ses beaux-parents. La mariée s'incline devant l'âtre et y dépose un baiser... Je vous le dis, il n'est pas facile d'être une femme serbe!

– Une juive non plus, rétorqua timidement Nina.

– C'est exact, il n'y a rien de plus beau ni de plus difficile que d'être une femme... Chez vous comme chez nous! Mais je parle, je parle, et vous ne buvez rien! – Nina fit non de la tête. Allez, au moins un peu, une seule gorgée. Après tout, ce n'est pas tous les jours que votre sœur se marie!

Il lui tendit un verre. Nina, comme envoûtée, but la première gorgée de vin de sa vie. Elle n'imagina pas un seul instant contredire Škoro. Elle fut envahie par une terrible chaleur. « *Tristi di mi! Tristi di mi!* » se répétait-elle intérieurement.

– Et maintenant je vais vous raconter, continua Ignjo d'un air espiègle, comment les musulmans enlèvent les jeunes filles. D'abord les deux amoureux se murmurèrent des mots doux, séparés par un moucharabieh, gardien de l'honneur de la jeune

filles. Les feuilles bruissent dans la silencieuse nuit estivale, les lèvres frémissent d'émotion, et la jeune fille derrière la cloison, illuminée par le clair de lune, semble plus ravissante et plus attirante qu'une fée. Exactement comme vous ce soir ! Le jeune homme frissonne, il chancelle, et après des déclarations d'amour enflammées elle lui fait le plus doux des serments. Ce moment d'enthousiasme décide de toute sa vie. C'est partout pareil, que ce soit chez les musulmans, les catholiques ou les Serbes... Partout l'amour est beau, bouleversant, unique... tant qu'il dure. Mais, souvent, les parents ne donnent pas leur consentement, si bien que les jeunes gens ont pour coutume d'enlever les jeunes filles dans l'espoir de forcer les parents à approuver le mariage, sincèrement ou pas. Au beau milieu de la nuit, le garçon enlève la fille, qui n'emporte que le strict nécessaire enveloppé dans un foulard. Plus tard, on organise un festin lors duquel le futur mari doit rôtir un bouc ou un cochon, préparer des gâteaux et du pain, qu'il apporte au père de la jeune fille en signe de réconciliation. Que diriez-vous si je vous enlevais ?

Un court instant, le visage de Škoro se fit sérieux, puis il se mit à chanter :

*Sur le fourneau le pain brûlait.
Dans un coin les amoureux s'embrassaient.*

S'il avait permis à Nina de répondre, il aurait sans doute été surpris par ce qu'il aurait entendu.

– Et voici maintenant un chant nuptial musulman :

*Le rossignol s'est mis à chanter en l'aube croyant
Lève-toi, Fatima, lève-toi, mon trésor, distribue les présents.*

– On a dû vous inviter souvent, à en juger par votre connaissance de leurs coutumes, dit Nina dans le meilleur serbe qu'elle put prononcer.

– Oui – il la regarda. Vous savez, les jeunes filles pensent qu'elles se marieront plus facilement si elles sont belles. À la veille de la Saint-Georges, certaines se rendent au moulin, un broc de cuivre à la main, et elles recueillent là des gouttes d'eau

sous la roue. Puis elles rapportent le broc à la maison, mais elles ne doivent pas le faire passer sous l'auvent. Elles utilisent cette eau pour se laver le visage à la Saint-Georges afin d'être plus belles, et se baignent dans la rivière pour être en meilleure santé et plus vigoureuses. Vous, ma foi, on dirait que vous vous êtes baignée toute votre vie dans la rivière, et qu'à toutes les Saint-Georges vous vous êtes lavé le visage avec l'eau du broc !

– Je... n'en ai pas l'impression.

– Je suis là pour vous en convaincre.

De sa voix douce, l'Athlète chantait les tendres couplets d'une lente chanson d'amour lorsqu'on entendit un bruit sourd derrière la jardinière. Blanki s'était affalée derrière sa cachette en s'endormant. Après un moment de silence, tout le monde éclata de rire. Buka la souleva délicatement du sol et la porta dans son lit.

– Pourquoi t'es-tu cachée, *kerida*? lui demanda-t-elle.

– Je voulais voir comment c'était, tout ça... Moi aussi, j'aimerais me marier. C'est tellement beau.

– Ça viendra très vite !

Elle la caressa et la borda, puis l'embrassa tendrement. Elle se retourna sur le seuil de la porte et lui dit, comme un adieu :

– *Durmi buenu, andjelikiu*¹.

Après le mariage de Buka, Blanki se vit assigner une tâche supplémentaire : tous les jours elle apportait le déjeuner que maman Estera préparait pour le couple de jeunes mariés le temps que sa fille s'habituaît à ses nouveaux travaux domestiques. L'appartement de Buka n'était pas loin, mais il fallait emprunter une rue en forte pente. Blanki s'acquittait joyeusement de sa mission, mais de sérieuses difficultés apparurent au cours de l'hiver, quand les plaques de verglas s'étendirent à perte de vue devant la petite fille. Il ne lui vint pas à l'esprit de se plaindre. Le travail devait être fait. Elle s'engageait d'un pas décidé sur le pavé gelé, portant de lourds récipients, et, réussissant habilement à garder son équilibre, elle franchissait la distance en courant, en sautillant ou en glissant. Blanki ne se considérait pas comme une victime. Même si elle eût préféré

1. Dors bien, mon ange.

lire ou aller à l'école plutôt que de courir incessamment à gauche et à droite, en fille obéissante qui faisait ce qu'on lui disait, elle considérait qu'elle n'avait pas le droit de mettre en doute la nécessité de ces pénibles missions. Depuis qu'elle était toute petite, sa vie consistait à travailler et à obéir, aussi pensait-elle qu'il ne pouvait en aller autrement. Sauf, bien entendu, dans les contes de fées, où de jeunes princes et princesses vivaient, beaux et amoureux, sans avoir à travailler.

À cette époque-là, à la maison, le bruit courait que Nina était amoureuse. Si chaque *mujer namorada*¹ était aussi joyeuse, émue et rougissante que Nina lorsque Škoro Ignjatić venait lui rendre visite, alors, concluait Blanki, l'amour devait être un sentiment très agréable. Il n'avait rien de ces tristes soupirs et de ces souffrances, de ces terribles maux de tête et de ces larmes dont lui avaient parlé ses lectures. Pas trace de cette tuberculose qui emportait la vie des amoureux au moment même où leur amour s'épanouissait. En observant Nina qui, souriante et les yeux brillants, virevoltait à travers la maison en chantonnant gaiement, Blanki conclut que sa sœur aînée avait dû s'acquitter de nombreuses tâches désagréables dans son existence pour être récompensée, en contrepartie, d'un tel bonheur.

Au début, Škoro venait le dimanche, habituellement avec Daniel, mais il vint ensuite de plus en plus souvent seul. Personne dans la maison ne pouvait rien lui reprocher : grand, beau, vêtu à la dernière mode, spirituel et disert, il se comportait « comme un lord », remarquait Buka. Il venait juste de sortir de l'école de commerce et avait obtenu un excellent poste dans une compagnie d'assurances. Il témoignait à Nina une admiration ouverte, mais également un véritable respect. Il ne l'abreuvait pas de déclarations d'amour romantiques, mais utilisait avec elle un vocabulaire de tous les jours, ce qui convenait à Nina, car elle comprenait un tel attachement. Donc, on ne pouvait rien reprocher à Škoro, sauf d'être serbe. Or, cela, il ne pouvait le changer.

Nina embellit soudainement, elle s'épanouit comme un lis, prit des couleurs telle une rose au printemps et se mit à

1. Femme amoureuse.

chanter comme un rossignol. Les paroles de Škoro lui insufflaient la confiance en soi, en son charme, dont elle avait manqué jusque-là.

Estera remarquait tout, observait et se taisait, anxieuse. Elle ne voulait pas s'en mêler, car elle savait que face à l'enthousiasme amoureux, les mots et les conseils ne servent à rien. Ils n'auraient fait que sceller une liaison qui pouvait et devait se rompre. Car, pensait-elle, bien que Škoro montrât un penchant particulier pour Nina, il avait la réputation d'un séducteur. Peut-être son penchant pour Nina le quitterait-il aussi brusquement qu'il lui était venu. Toutes les nuits, Estera implorait à voix basse de sauver sa fille de la douleur et de la souffrance et d'éloigner ce séduisant Serbe de leur foyer. Elle doutait que Nina pût rassembler suffisamment de forces pour échapper à l'emprise de Škoro.

Un jour, Škoro cessa de venir, et Nina se mit à pleurer. Blanki se refusa à lui demander pourquoi il avait cessé ses visites, mais comme elle voulait à tout prix en connaître la raison, elle rassembla son courage et interrogea sa mère.

– Il est parti à l'armée se battre pour les Autrichiens, lui dit sa mère tout bas, pour ne pas être entendue par Nina, comme si celle-ci n'était pas la mieux informée.

« Cela signifie qu'il ne l'a pas trahie, se dit Blanki avec satisfaction. Il a dû partir à l'armée, et ça vaut sûrement mieux que s'il avait trouvé une autre femme. Ça vaut mieux même s'il se fait tuer. Alors Nina pourrait l'aimer éternellement et ne jamais épouser personne, ce qui serait très romantique ! »

– *Puedi ser ke estu ez mijor*¹, poursuivit Estera pour elle-même. De cette manière le destin les a séparés, comme cela devait arriver. À la fin ils se seraient de toute façon quittés.

– *Pur luke, mama ? Pur luke*² ?

– Voyons, je te l'ai déjà expliqué tant de fois... Il n'est jamais arrivé jusqu'à présent qu'une juive épouse un goy. Cela ne peut ni ne doit arriver, un point c'est tout.

– Mais Nina est amoureuse ! s'écria Blanki.

1. Ça vaut peut-être mieux ainsi.

2. Pourquoi, maman ? Pourquoi ?

– Amoureuse, amoureuse, et alors ? Ils croyaient être amoureux, mais c’est impossible. Tu vois bien que Dieu les a séparés, car Il ne permet pas de telles amours... *Estu no puedi ser*¹.

Blanki fut surprise de voir sa mère, d’habitude si calme et patiente, parler avec tant d’irritation.

Quelques semaines plus tard, les lettres du front commencèrent à arriver. Bien que lui parvenant avec un retard considérable, elles rendaient Nina heureuse, car elle savait que Škoro était en vie et qu’il pensait à elle. Elle s’asseyait dans la salle à manger, sa dernière lettre à la main, et racontait de quoi il avait l’air en uniforme d’officier quand elle l’avait accompagné à la gare. Plus rien ne pouvait détourner l’enthousiaste Nina du cours de ses pensées qui roulaient vers l’ élu de son cœur.

– *La vieja kun sus tarainas*² ! déclarait Klara avec un hochement de tête méprisant, en sortant habituellement de la pièce au moment où Nina recommençait à raconter la même histoire.

C’est cela, l’amour, se disait Blanki, et non pas ces petites lettres que Jozef, un jeune garçon d’une famille séfarade pauvre, glissait dans sa corbeille quand elle se rendait au marché. « Un jeune homme travailleur et intelligent », disaient les aînés, mais Blanki n’était guère enthousiasmée par ses lettres quotidiennes. Il lui était agréable de constater que quelqu’un lui prêtait attention, mais elle n’avait ni cette rougeur ni ce frémissement qui caractérisaient le véritable amour. Elle lui écrivait parfois, elle aussi, quelques lignes, car elle estimait qu’il n’aurait pas été poli de laisser le jeune homme sans réponse. Il finit par lui écrire des poèmes dans lesquels il s’émerveillait de sa beauté et la comparait à un ange. Ils n’avaient jamais échangé deux mots : il était toujours sérieux et secret, et elle, comme d’habitude, timide. En outre, elle savait qu’il appartenait à l’homme d’entamer la conversation.

Sans le savoir, Jozef décida Blanki à tenir un journal. Elle écrivait les événements de sa vie et, de temps en temps, recopierait une ligne ou un vers de ses lettres. Prélevant sur ses petites économies, elle s’acheta un cahier. Elle inscrivit le titre,

1. Cela ne peut se produire.

2. Ce ne sont que des paroles en l’air.

Mon journal, en serbe, car il lui semblait plus exotique que l'espagnol. Elle y nota ses premières réflexions :

« Aujourd'hui a été un jour très émouvant. Une lettre est arrivée pour ma sœur Nina, envoyée par son amoureux à la guerre. Après l'avoir lue, elle s'est évanouie. Nous avons tous cru qu'il avait été tué, mais nous avons tort – il était seulement blessé. S'il survit, il viendra à Sarajevo. Je pense qu'il n'est pas si gravement blessé que ça, sinon il n'aurait pas pu écrire. »

Elle tenta de se rappeler quel héros de roman mourait sans pouvoir bouger, et encore moins écrire. Était-ce Bolkonsky dans *Guerre et Paix* ?

Nina pleurait à chaudes larmes et se lamentait à longueur de journée. Estera, troublée, s'efforçait de la consoler. Elle avait compris que l'amour de Nina était chose sérieuse. Elle ne pouvait souhaiter qu'Ignjatić ne revînt pas, car elle ne désirait la mort de personne, même pas *a estu hinozu Serbu*¹, mais elle ne pouvait pas non plus prier pour sa guérison. Sentant la sympathie retenue de sa mère, Nina dit à voix basse, mais énergiquement, entre deux sanglots :

– *Si Škoro si torna i si mi kieri kazar, yo mi kazaria kun el² !*

Estera se contenta de marmonner :

– *Ni mienti ni s'arripienti*³.

Puis elle se tut.

« Une pensée absurde ! Comment une juive *pourrait-elle* épouser un Serbe ? Škoro doit bien savoir que c'est hors de question, aussi ne demandera-t-il pas sa main, même s'il le désire. Mais, *ken savi*⁴ ? »

D'une certaine façon, elle se sentait flattée que Nina eût du succès auprès d'un homme de sa stature. Elle devait admettre, intérieurement, qu'elle comprenait les sentiments de Nina. Cependant, même formellement, le mariage était irréalisable : qui les aurait unis ? Un pope orthodoxe ne pouvait marier une juive, et un rabbin ne pouvait marier un Serbe. Non, non, sans

1. À ce beau Serbe.

2. Si Škoro revient et s'il veut m'épouser, je me marierai avec lui.

3. Elle ne ment ni ne se repent.

4. Qui sait ?

conteste, le mariage était impossible. Quand cette ardeur et cette passion auraient faibli, ils comprendraient la situation. Nina ferait la connaissance d'un brave juif, et tout irait comme il faut. Et trouver quelqu'un pour Nina ne serait pas difficile, car ils étaient nombreux à estimer et à respecter son côté travailleur, indépendant, et son esprit d'entreprise. Elle ne lui parlerait pas pour le moment... Toutefois, il semblait qu'il était grand temps pour elle de se mêler, avec tact, de cette affaire, et de rappeler sa fille à l'ordre et au respect des traditions. S'il ne s'était pas conformé aux coutumes et aux traditions, leur peuple aurait disparu depuis longtemps de la surface de la terre.

D'un autre côté, l'amour existait... Oui, oui. Elle aussi l'avait connu. Même si elle n'avait pas épousé celui qu'elle aimait, elle se considérait comme une femme heureuse. Elle avait donné le jour à de magnifiques enfants avec lesquels elle avait vécu sept vies. Qu'est-ce qu'une femme pouvait demander de plus ?

« Et maintenant, se dit-elle tristement, je devrais empêcher ma fille de vivre le plus beau sentiment que la vie puisse offrir ? D'ailleurs, peut-on l'en empêcher ? Ah, *tristi di mi no seya*¹ ! Tout cela au nom de la conservation... de quoi ? D'un peuple ? Il ne faut pas exagérer ! Après tout, les juifs continueraient à exister même si Nina épousait Ignjatić ! »

Mais si elle acceptait cette union, elle montrerait l'exemple. Or, fonder un foyer avec un goy signifiait effacer les coutumes et les croyances séfarades. C'était un danger qui exigeait l'interdiction la plus ferme, applicable à tous. Combien d'oreillers avaient été trempés de larmes à cause de ces règles si sévères ! Il n'y avait pas que les larmes... Que représentaient les larmes des femmes en comparaison des milliers de vies humaines sacrifiées pour cette même cause ?

– *Estu no si oza ulvidar*² ! s'admonesta Estera à haute voix.

C'est sur cela qu'elle devait fonder la fermeté de son attitude. Elle avait honte de chercher en elle-même la force de s'opposer à un sentiment qui allait si manifestement à l'encontre de toutes les lois de leur religion. Elle ne trouvait pas

1. Pauvre de moi.

2. On n'a pas le droit de l'oublier.

la résolution qu'elle avait espérée, et repoussait le moment de s'exprimer sérieusement et à haute voix.

« Le jour où ça arrivera, je prendrai une décision ! se disait-elle. Mais où il arrivera quoi ? C'est déjà arrivé... Et quand Ignjatić demandera sa main... *Tardi la manu al kulu!* »

Škoro revint enfin de l'armée. Très affaibli et malade, il séjourna longtemps à l'hôpital de Sarajevo. Nina lui rendait visite tous les jours, lui apportant de la nourriture difficilement acquise. Elle restait des heures assise à son chevet, à lui tenir la main. Elle parlait beaucoup, se libérant ainsi de sa timidité. Alors, il se mettait à raconter un peu ses aventures, puis ils gardaient le silence.

Quand il fut rentré chez lui, elle ne put plus le voir aussi souvent. Les convenances voulaient qu'une jeune fille ne passât pas de temps seule avec un homme dans l'appartement de celui-ci, si l'homme en question n'était ni son père, ni son frère, ni son mari. Aussi allait-elle lui rendre visite accompagnée de Buka ou de Daniel, mais elle perdait la moitié du plaisir suscité par ces rencontres.

Longtemps après, quand il put enfin tenir sur ses jambes, ils se retrouvèrent au café de l'hôtel *Europe*.

– Eh, ma belle, commença Škoro en sirotant son café et en grignotant un morceau de sucre, tu ne sais pas comment tout ça s'est passé ! J'ai bien failli y rester ! Je vais tout te raconter.

Satisfait du regard interrogateur de Nina, il poursuivit :

– Tu n'en croiras pas tes oreilles quand je t'aurai dit... Ou, peut-être, tu peux deviner ?

– Sur ma vie, je ne peux pas.

– Bien sûr que tu ne peux pas ! Ces maudits Autrichiens m'avaient affecté sur le front serbe. Moi, Škoro Ignjatić, me battre contre mes compatriotes ! Eh, j'aurais préféré crever. Je n'ai pas pu, c'est tout ! Je devais trouver un moyen de m'échapper. C'est pour ça que j'ai décidé de me blesser. D'abord j'avais pensé demander à un camarade, mais on ne peut avoir confiance en personne. Et s'il me dénonçait ? J'ai pris mon plus fidèle compagnon, mon revolver, et pan ! Je me suis tiré une

1. Ce sera un peu tard.

balle dans la jambe. Je m'y suis mal pris. La balle a touché le fémur et Dieu sait quoi encore... En tout cas, je me suis blessé de manière si convaincante que j'ai eu beaucoup de chance de survivre. Mais c'est justement pour ça que personne ne m'a soupçonné de l'avoir fait exprès. Qui aurait été assez fou pour se faire volontairement une blessure aussi grave? À présent, je suis content: je n'ai pas tiré un seul coup de feu sur mes frères serbes, sauf sur moi-même. Et, pour te dire la vérité, même si j'en étais mort, je ne l'aurais pas regretté, car je ne pouvais pas tuer mes frères.

Une telle bravoure rendit Nina muette. Les larmes coulaient le long de ses joues. Il sortit un mouchoir et les lui essuya avec délicatesse. Puis il dit calmement, comme s'ils en avaient déjà discuté une bonne centaine de fois:

- Dès que je serai tout à fait guéri, je t'épouserai.
- Comment? balbutia Nina, surprise par le son de sa voix, comment feras-tu pour m'épouser?
- Je trouverai le moyen!
- Mais personne n'y est parvenu jusqu'à présent.
- Alors, il faut que quelqu'un donne l'exemple.
- *Tristi di mi! Luke va dizir mama*¹ ?
- Écoute, ma chérie, et rappelle-toi bien ceci: ils vont tous pousser de grands cris... « C'est inouï! C'est une honte! C'est terrible! » Ils seront tous contre. Ce ne sera pas facile. Mais est-ce que ce sont eux qui vont vivre notre vie à notre place? Hein? Est-ce que ce sont eux qui vont se réveiller tous les matins à tes côtés et ressentir le bonheur d'un jour nouveau à vivre en ta compagnie? Nous avons des années devant nous. Chaque fois que ce sera pénible, demande-toi si tu as le temps de vivre cette vie selon leurs règles, et la suivante d'après les tiennes. Et la réponse te sautera aux yeux, claire comme le jour... tout comme notre but commun.
- C'est vrai! *Tienis rason*... oui... tu as raison.
- Il nous faut seulement de la ténacité, or, ma foi, nous sommes tous les deux des têtes de mule!
- Oui, c'est vrai.

1. Pauvre de moi, que va dire maman?

Le lendemain, Škoro reprit le lit pour rassembler assez de forces en vue de sa prochaine bataille. Quelques semaines plus tard, il sortit de chez lui et alla au café retrouver des amis devant une bouteille de vin rouge. Le lendemain soir, il se rendit chez les Salom et demanda la main de Nina. La guérison de Škoro fut ainsi symboliquement marquée par l'échelle de valeurs de sa vie : en premier lieu le café et les amis, puis Nina, et ensuite tout le reste.

Non seulement la famille, mais toute la tribu Salom, qui comptait des dizaines de foyers, et même toute la population séfarade, voire tous les habitants de Sarajevo, fut abasourdie et effarée. La violation des règles ancestrales choquait les juifs et les Serbes, mais aussi les adeptes des autres religions. L'ampleur des conséquences d'un tel acte était incalculable. De graves dangers menaçaient. Seul le jeune Marko Korać ne se rangea pas à l'avis de l'opinion publique.

– Au fond, il est stupide de se marier, dit-il à son ami, mais je ne vois pas la raison d'une telle émotion et de toutes ces critiques. Elle est une femme et il est un homme, pas vrai?

Cependant, la tension allait croissant. Nina et Škoro ne cédaient pas. Un vendredi soir, grand-mère Salom apparut, endimanchée, le maintien digne et l'expression courroucée. D'une voix solennelle elle commença à maudire maman Estera, papa Leon et toute la famille réunie pour avoir toléré ne fût-ce que l'idée d'une union scandaleuse entre sa fille et ce goy, qui entacherait d'une ineffaçable souillure le nom de la famille, comme celui de tous les Séfarades de Bosnie.

– *Il Dio de ki ti si kazin todas la fijas kun kristianus!* lança-t-elle pour conclure sa malédiction d'une voix tonitruante, les bras levés.

Quelques tantes et autres parentes à sa traîne, elle sortit de la maison, jurant de n'en plus jamais franchir le seuil. Estera et Leon restèrent assis, immobiles. Nina pleurait, imitée par Blanki et Riki. Étonnamment, leur père, d'habitude emporté et irascible, fut le premier à reprendre ses esprits. Il se leva, lut la prière habituelle d'une voix calme, se rassit et se mit à manger.

1. Dieu fasse que toutes tes filles épousent des chrétiens.

La malédiction de la grand-mère laissa des traces profondes. Estera pleura des jours durant. Ses larmes coulaient en silence, sans gémissement ni sanglot. Elle avait l'air de pleurer même en dormant. Un silence inconnu jusque-là prit possession de la maison. Il s'insinua dans les coins où naguère résonnaient le piano, les voix et les chansons. Tout le monde chuchotait, comme si la malédiction avait effrayé les membres de la famille au point qu'ils craignaient de parler à haute voix après ces paroles funestes. Même la fantaisiste Riki avait cessé de sautiller à travers les pièces et de jouer sur la grande table de chêne.

– *Povera di mi!* marmonnait Nina, désespérée. *No se luke ki faga*¹.

Ébranlée dans ses fondations, la maison se mit à s'abîmer insensiblement. On eût dit que les termites se glissaient dans les murs et rongeaient les lits et les chaises, et que bientôt tout allait se désintégrer et tomber en poussière. On avait l'impression que les Salom allaient rester sans foyer, sans toit au-dessus de leurs têtes.

Škoro continua de venir. Personne ne l'en empêcha. Tout le monde se taisait. Mais Nina devenait de plus en plus pâle et triste. Ses larmes ne séchaient pas. Elle ressemblait à un petit animal apeuré.

Après de longues semaines de silence et de tristesse, elle finit par entrer dans la chambre de sa mère et lui dit à voix basse :

– *Mama, si todus vamos a sufrir ansina paramordi dil kazamientu miu, i vo dishar a Škoro*².

Estera leva vers elle ses yeux bleus alourdis de cernes, lui caressa les cheveux et, enfin, sourit :

– *Kerida, tu sos una buena fija*³. Mais non, non, mon enfant, tout cela va passer, car les larmes ne peuvent pas durer éternellement. Tu as la vie devant toi... et, pour moi, ton bonheur est plus important que tout. *Agora va ti, kerida*⁴...

1. Pauvre de moi ! Je ne sais que faire.

2. Maman, si nous devons tous souffrir ainsi à cause de mon mariage, je vais quitter Škoro.

3. Ma chérie, tu es une bonne fille.

4. Maintenant, va, ma chérie.

Nina n'en crut pas ses oreilles.

– *Gracias, mama, gracias*¹! balbutia-t-elle avant de lui baiser la main, puis elle sortit de la chambre comme si elle volait dans les airs.

Elle courut immédiatement chez Ignjo et lui raconta tout.

– Ne te l'avais-je pas dit? Ta mère est une grande femme, digne de respect et très sage.

Papa Leon fut exclu du milieu juif et on lui interdit de se rendre à la synagogue. Malgré cela, l'air changea à la maison. Il se mit à circuler plus vite, les voix retrouvèrent leur intensité habituelle, le piano résonna de nouveau sous les doigts infatigables de Klara, tous les matins à cinq heures. Riki grimpa sur les armoires, et les plantes si chères au cœur de la maman fleurirent de façon inattendue, hors saison. Leurs feuilles affichaient un beau vert émeraude.

Restait à organiser le mariage. Le mariage civil n'existait pas à Sarajevo, et il ne pouvait être question ni de la synagogue ni de l'église orthodoxe. Blanki s'étonnait de ce que le mariage civil constituât un obstacle infranchissable, et finit par dire à Škoro:

– Pourquoi n'enlèves-tu pas simplement ton uniforme pour passer des vêtements civils et te marier ainsi? Tu aurais alors droit à un mariage civil.

Tous éclatèrent de rire, mais Blanki resta persuadée que sa proposition était la seule solution raisonnable à ce problème.

Škoro n'ôta pas son uniforme; Nina, en revanche, se convertit à la religion orthodoxe. « Un grand rabbin orthodoxe », comme le surnommèrent les enfants, vint chez les Salom et, pour la première fois dans l'histoire séculaire des Séfarades bosniaques, il maria une chrétienne nouvellement convertie à un Serbe, et ce dans une maison juive.

Tout un temps, Nina dut soigneusement choisir les rues qu'elle allait emprunter pour se rendre à la boutique et en revenir, car il arrivait souvent qu'on lui lançât des pierres, mais, les gens étant ce qu'ils sont, après avoir beaucoup parlé, on oublia. Bientôt les choses reprirent leur cours normal.

1. Merci, maman, merci.

La guerre cessa. Quatre empires se désintégrèrent: la Russie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et l'Empire ottoman. La famille Salom, non. La guerre avait emporté la vie de dix millions de personnes et avait blessé vingt millions de soldats et de civils. La vie n'en continua pas moins. La Bosnie devint partie intégrante du Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes, ce qui avait été le rêve de beaucoup de gens dans les Balkans. Le dinar remplaça la couronne, le *kolo*¹ remplaça la valse. Une nouvelle ère commençait. Certains annoncèrent que 1918 marquait le véritable début du vingtième siècle.

1. Danse traditionnelle.

II

SAUT DANS L'INCONNU

DÉPARTS

Dans les derniers jours de la Grande Guerre naquit le fils de Buka et de Daniel, le premier petit-fils de la famille. En son honneur, Estera prépara des *pastelikias*¹, des *burikitas*², fit cuire des œufs, et, en guise de dessert, pour les enfants comme pour les adultes, elle fit de merveilleuses *ruskitas di alhashu*. La pâte de ces beignets fondait littéralement dans la bouche, et la garniture, faite de noix broyées, de sucre et d'épices, laissait un goût exquis dans la bouche des bienheureux qui y goûtaient.

– *No mi miris la kulor, mira mi la odor*³, marmonnait Estera avec satisfaction.

Buka était couchée sous une douce courtepointe brodée, réservée aux jeunes mères. Plus tard, elle la rangerait dans une armoire, avec l'espoir de l'utiliser encore.

Ils l'appelèrent Leon, comme son grand-père.

Blanki et Riki, très flattées d'être devenues tantes, adoraient s'occuper du bébé quand les aînés le leur permettaient. Blanki promenait fièrement Leon dans un beau landau flambant neuf, cadeau de Nina à Buka.

À peine un an plus tard, la courtepointe et le landau servirent de nouveau, car un second fils vint au monde, Barkokhba, surnommé Koki.

*

1. Feuilletés à la viande.

2. Feuilletés au fromage.

3. Ne fais pas attention à l'apparence, mais au goût.

Cette même année 1919, le 1^{er} décembre, Riki organisa la désormais traditionnelle représentation à l'occasion de l'anniversaire de Blanki. L'assistance prit plaisir à l'enthousiasme des fillettes qui étaient sur le point de devenir des jeunes filles, période la plus importante de leur vie.

Et tandis que Sarajevo était couverte de givre et que des traînées de fumée en altéraient la blancheur, ces fillettes se préparaient à connaître le fardeau de l'amour et d'un mariage prochains. À dire vrai, le mariage était une obligation sociale dont le lien avec l'amour était peu important aux yeux des parents, qui, en général, arrangeaient les unions. Seules quelques chanceuses trouvaient leur devoir et leur rêve. Ce spectacle semblait marquer l'adieu aux jeux enfantins et à l'insouciance pour les filles de l'âge de Blanki.

Ni Blanki, l'héroïne de la fête, ni la petite Riki, son organisatrice, ni Klara, au piano, ni Nina, la créatrice des costumes, ni l'Athlète, qui chantait de tout cœur, ni Buka, l'auteur des textes récités, ne savaient que cette représentation marquerait aussi la séparation d'avec leur père.

Seule maman Estera ressentait une inexplicable anxiété et s'étonnait de ne pas pouvoir s'associer pleinement à la gaieté générale.

Il mourut sans souffrir, dans son sommeil, entouré de ses enfants et de ses amis, en homme heureux.

– *Buen mundu tenga!*¹

La famille lui rendit hommage, l'enterra et le pleura comme il le méritait.

Le spectacle d'anniversaire incita de nombreuses fillettes de familles riches à marquer leur propre fête de semblable manière. Mais sans les sœurs Salom, le succès ne pourrait être garanti. C'est pour cette raison qu'à partir de ce jour Riki fut souvent sollicitée pour organiser des réjouissances similaires dans les maisons du quartier juif. Tout le monde affirmait qu'elle avait un grand talent et qu'un jour « on écrirait sur elle dans les

1. Paix à son âme.

journaux ». Elle n'accordait pas d'importance à ce que racontaient les gens, seule comptait sa propre opinion sur son travail.

La renommée de Riki s'étant propagée, ainsi que celle de Blanki et des autres sœurs, une invitation arriva un jour de l'association juive Benevolensia¹ pour prier Riki de préparer les divertissements de son prochain gala de bienfaisance. Alors que Blanki tremblait d'émotion et de peur, Riki se mit au travail calmement, avec professionnalisme. Elle décida de conserver son programme habituel de chansons, de danses et de récitations. Elle repoussa la demande de Blanki de jouer du piano et s'en tint à son idée première : elles deux danseraient, et Klara jouerait du piano. Le spectacle avait pour titre *La molinera e il karboniero*². Nina fabriqua un costume entièrement noir pour le personnage de charbonnier de Riki, et un autre tout blanc pour Blanki, qui s'efforçait d'entrer dans son rôle de meunière.

Tous les préparatifs et répétitions ne furent pas d'un grand secours quand Blanki apparut enfin face à l'assistance. Elle avait des fourmillements dans les bras. Un murmure se fit entendre dans la salle. « Elles sont vraiment mignonnes ! » pensèrent ceux qui ne l'avaient pas encore dit à haute voix. Blanki prit peur au point d'oublier ses premiers pas, mais Riki ne se laissait pas troubler si facilement. Sentant le manque d'assurance de sa sœur, elle la prit par la main et l'entraîna. Tout se déroula ensuite sans accroc.

À l'issue de la représentation, Blanki fut enthousiasmée par les applaudissements et les félicitations, mais Riki restait de marbre.

- Tu n'es donc pas contente ? s'étonna Blanki.
- *Siguru, ma ya supi ki va ser ansina*³.
- Mais tu n'as pas eu peur au début ?
- Non, pourquoi ?
- Eh bien, je ne sais pas... il y avait tellement de monde !
- Les gens sont venus pour nous voir, et nous avons quelque chose à leur montrer... et voilà !

1. Bienveillance.

2. La meunière et le charbonnier.

3. Bien sûr, mais je savais que ça se passerait ainsi.

Cette soirée se révéla déterminante pour Riki. Dans le public se trouvait Karl Raimund, propriétaire d'une célèbre école de ballet viennoise. Il était venu à Sarajevo pour rendre visite à de vieux amis. Ne sachant comment le divertir, ceux-ci l'avaient emmené au gala. À l'entracte, Raimund se renseigna sur Riki et la famille Salom. Après la représentation, il s'approcha de Klara, lui baisa la main et déclara que sa beauté et le talent de Riki lui avaient fait forte impression. Klara sourit poliment, remercia du compliment et s'apprêtait déjà à partir lorsque Raimund la retint et l'assura de sa sincérité. Il proposa que la sœur cadette vînt à Vienne et s'inscrivît à son école. Après lui avoir de nouveau baisé la main et remis sa carte de visite, il ajouta qu'il eût été dommage pour Riki de ne pas exploiter son talent, alors qu'elle pouvait devenir une grande artiste. Klara le remercia cette fois plus chaleureusement.

Le soir même, raconté en détail devant la famille rassemblée, cet événement suscita l'étonnement et l'émotion. Riki déclara qu'elle souhaitait partir, et sur-le-champ. Comme toujours se posait toutefois le problème du financement.

– *Estu vay ser muy karu*¹, affirma Nina.

– *Si, ez verda*, mais n'arriverait-on pas à rassembler assez d'argent? demanda Buka d'une voix hésitante, car elle savait qu'elle ne pourrait participer à cet effort.

Maman Estera se taisait et regardait Nina, le membre le plus aisé de la famille. L'Athlète n'était pas intéressé, Elias était trop petit, Klara trop préoccupée par elle-même. Blanki annonça qu'elle renoncerait volontiers à son argent de poche si cela pouvait se révéler utile. On en resta là.

Mais à partir de ce soir-là, Riki ne connut plus la tranquillité, et, de ce fait, les autres membres de la famille non plus. Plus obstinée et plus infatigable que jamais, elle convainquit d'abord sa mère de lui donner son autorisation, ce qui ne présentait pas une grande difficulté. Puis elle se tourna vers Nina et Klara pour obtenir de l'argent – délicate entreprise, mais dont Riki ne doutait pas que l'issue en fût heureuse. Celle-ci intervint au

1. Ça va être très cher.

bout de quelques mois d'acharnement et la répétition quotidienne du même refrain.

– *Ken avla, il Dio lu oi!*¹ ! marmonnait-elle, l'air sérieux.

Nina et Klara ne surent jamais vraiment si elles lui donnèrent cet argent pour avoir la paix ou pour payer sa scolarité.

Le jour où elle prit le train pour Vienne, accompagnée de Klara qui devait acheter du tissu pour ses chapeaux, Riki était enfin apaisée. Klara la conduisit chez Raimund, s'entretint brièvement avec lui, paya la somme convenue pour un an, puis mena sa sœur à la pension qu'elle allait partager avec les autres élèves de l'école de danse. Sans s'attarder, après lui avoir donné un bref baiser et lui avoir recommandé de faire attention à elle et d'écrire à leur mère, elle s'en alla vaquer à ses occupations.

Riki ne reviendrait plus sous le toit familial autrement qu'en visiteuse.

*

Dans les années d'après-guerre, les jeunes fils de Buka, Leon et Koki, furent source de joie pour toute la famille. Buka leur accordait beaucoup d'attention et de temps. Daniel, leur père, ainsi que leurs tantes et grand-mère Estera leur prodiguaient eux aussi tendresse et soins attentifs.

Le bonheur et l'harmonie de la famille Papo se fissurèrent toutefois en raison du brusque changement de comportement de Daniel.

Naguère joyeux, travailleur et d'un esprit exceptionnellement vif, il devenait de plus en plus sombre et taciturne.

Au lieu de parler avec Buka, il passait des heures avec le petit Leon, les menant tous deux, son fils et lui, à un complet épuisement sous prétexte qu'il devait explorer les moindres recoins de la conscience de l'enfant afin de le mettre sur le chemin du génie qu'il devrait suivre une fois devenu adulte.

Il installa au-dessus du lit un baldaquin semblable à ceux des contes de fées, puis, s'asseyant en dessous, il découpait des demi-lunes et des étoiles dans des feuilles de papier avant de montrer à Leon le fruit de son travail. S'identifiant à son

1. Qui parle, Dieu l'entend.

propre enfant, Daniel pliait avec lui les morceaux de papier, à la recherche de nouvelles formes. Dans le désir effréné de se rapprocher de son fils, il semblait s'être imperceptiblement égaré dans son monde enfantin.

Des torrents ininterrompus de paroles alternaient avec de longues périodes de silence, pendant lesquelles aucune question, aucun événement ne pouvait arracher un son de la bouche de Daniel. Il se rendait de plus en plus rarement au travail, et finit par ne plus y aller du tout. Ses amis qui lui rendaient visite le trouvaient pâle et songeur quand il ne voulait pas parler, ou alors tout rouge et fiévreux quand il essayait de leur expliquer son système de mouvement des astres. Bientôt, ils cessèrent de venir.

Buka était désespérée. Elle fit appel à des médecins et obtint de presque tous le même conseil : il fallait le faire soigner. Mais comment se résoudre à une telle mesure ? D'abord, cela eût signifié la reconnaissance du caractère irréversible de la maladie. Ensuite, l'envoi dans un hôpital de cette sorte impliquait la perte de toute possibilité d'emploi futur, même en cas de guérison.

Estera, Nina et Klara savaient ce qui se passait, mais elles ne voulaient pas aborder le sujet avec Buka avant qu'elle-même ne se sentît prête à partager sa douleur. Un jour elle alla voir sa mère et s'épancha.

– Il a rejoint Leon, et a perdu le chemin du retour... ou alors il refuse de le trouver. Pourquoi cela doit-il arriver dans ma famille ? se demanda-t-elle à haute voix. D'un côté l'intelligence et le talent, de l'autre la folie.

C'était la première fois qu'elle employait le mot « folie » en parlant de son mari.

– Oui, maman, la folie. C'est bien ça, et je suis impuissante à l'aider. Je ne sais que faire, ce que je vais devenir.

– *No ti spantis, fija mia*¹. D'abord, déménage chez nous. De cette façon, tes enfants ne resteront pas seuls, et toi non plus. La maison est grande, vous aurez votre intimité... Ensuite, nous verrons.

1. N'aie pas peur, ma fille.

Buka suivit son conseil. Ils déménagèrent dans la rue du Voïvode-Stepa, et Buka puisa dans la chaleur et le soutien des siens des forces nécessaires pour supporter ce drame.

Blanki s'étonnait que l'oncle Daniel n'apparût plus du tout. Sa mère lui expliqua qu'il était malade, puis lui dit de ne plus poser de questions à son sujet, et surtout pas à Buka, car elle était très triste. Blanki obéit et se tut.

Un soir d'été, Estera envoya Blanki se promener avec Elias. Blanki obéit à sa mère sans discuter, mais ne put résister à la curiosité et se posta au coin de la rue pour épier la maison. Une calèche noire – du moins c'est ce qu'il lui sembla dans la pénombre et à travers l'épais feuillage des arbres – s'immobilisa devant leur portail. Des hommes en descendirent. Son cœur s'emplit d'une angoisse inexplicable. Au bout d'un certain temps, les hommes réapparurent, encadrant quelqu'un. La nuit était presque tombée, aussi ne put-elle voir qui c'était. La tristesse l'envahit, sans raison apparente, comme si les soupirs de tous ceux qui observaient ce départ sans retour s'étaient concentrés dans sa poitrine.

Elias dormait, recroquevillé contre un arbre voisin. Quand la calèche se fut éloignée, elle le réveilla.

– Pourquoi pleures-tu, Blanki ?

– Je ne sais pas. Ils ont emmené quelqu'un de la maison, quelqu'un est parti.

– Peut-être que ce n'est pas pour toujours.

– Non. Je sais que non.

– Peut-être ira-t-il au ciel.

– Non... car les calèches noires n'emmènent pas les gens au ciel.

– *Vamos a durmir*¹.

– *Vamos*.

Ils ne revirent plus Daniel. On leur expliqua qu'il était parti pour un long voyage dont, Blanki le sentit bien, il ne reviendrait jamais.

1. Allons dormir.

UNE FLORAISON PARFAITE

Brutalement, ardemment, l'été prit possession de Sarajevo. Les arbres étaient en fleurs, le sol était couvert, çà et là, de pétales blancs. À Bembaša, la plage bouillonnait de vie.

Le dimanche après le déjeuner, Blanki passait ses rares heures de loisirs au soleil et dans les eaux de la Miljacka, sous les regards masculins. Souvent elle s'examinait elle-même, craignant qu'un fil ne dépassât quelque part ou que son maillot n'eût craqué en un endroit gênant. Sa vie ressemblait à une étude de Chopin qu'elle jouait au piano – merveilleuse, émouvante et créée juste pour elle, pour sa joie et son plaisir. Dans ces moments de repos et de bien-être, seule la gênait sa longue et épaisse chevelure tressée en deux lourdes nattes, dont le poids la tirait à terre. Aussi un jour entra-t-elle d'un pas décidé dans le salon du barbier Ljuština.

« Ah, si j'avais au moins quelques centimètres de plus ! » se dit-elle en fixant dans le miroir son visage rond au teint pâle et aux yeux sombres.

– Quelle belle jeune fille, on dirait une fleur de cerisier ! Un empereur même ne lui résisterait pas, marmonna Ljuština en l'installant dans un fauteuil.

L'abondante chevelure, libérée et mouillée, était prête pour la coupe.

– C'est vraiment dommage de sacrifier de tels cheveux ! Vous êtes sûre... ?

– Je suis sûre, répondit Blanki.

Finis le peigne, le lavage et le séchage, ainsi que la torture du démêlage.

– Mais, mam’zelle Blanki, personne en ville ne porte les cheveux courts. Savez-vous ce que les dames donneraient pour avoir des cheveux comme les vôtres? essaya-t-il de la dissuader.

– Et moi, je donnerais tout pour ne plus les avoir, dit-elle tout haut, avant de souffler: *Tristi di mi, luke va dizir mama*¹ ?

– Bon – le coiffeur haussa les épaules –, ce sont vos cheveux, c’est votre affaire. J’ai fait ce que j’ai pu... mais ne venez pas vous plaindre après.

Blanki hocha énergiquement la tête. « À dix-huit ans, réfléchissait-elle, je n’ai plus d’espoir de grandir, or cette chevelure m’engloutit tout entière. » Elle se contempla dans le miroir pendant que le coiffeur commençait son travail. Tout va bien, pensa-t-elle: ses doigts étaient restés doux et minces malgré le travail quotidien avec le tissu mouillé et la vapeur, ses ongles étaient couverts du vernis à la mode, sa poitrine était un peu haut perchée, mais elle pouvait être fière de ses jambes. Dommage seulement qu’elle ne fût pas un peu plus grande!

Blanki n’était pas consciente de son plus grand attribut: son regard empli de la curiosité propre aux enfants, qui voletait aimablement alentour, désireux de nouvelles connaissances, et irradiant une candeur sincère.

Le riche marchand italien Panzini entra dans le salon de coiffure. « Pourquoi sourit-il toujours comme ça quand il m’aperçoit? » se demanda Blanki en l’avisant.

Bien qu’elle portât une blouse bon marché en mousseline sous laquelle dépassaient les bords de sa combinaison et de sa jupe, Panzini rêvait de la tenir sur ses genoux. Depuis des mois déjà il songeait à la façon de l’aborder, mais cette jeune fille sans expérience, timide et modeste, n’était pas facile à courtiser. À présent, l’occasion se présentait à lui.

Il chuchota quelque chose à l’oreille de Ljuština, qui hocha la tête et poursuivit son travail sur les cheveux de Blanki. Ce n’est qu’au bout de quelques minutes que le coiffeur se décida.

– Hum... Monsieur Panzini dit que ça lui ferait plaisir de vous offrir un parfum – il désigna du doigt l’étagère où étaient rangés les flacons contenant différentes essences. Celui que

1. Pauvre de moi, que va dire maman?

vous voulez... en signe de respect et d'admiration pour votre beauté.

La rougeur – la traîtresse! – envahit les joues de Blanki.

– Dites-lui que j'achèterai moi-même celui qui me plaît.

« Panzini est sans conteste laid, pensa Blanki, petit, noiraud, et surtout très vieux. Il a sûrement trente ans passés. »

Ljuština termina son œuvre. La tête de la jeune fille se fit soudain légère. Elle eut l'impression que quelque chose lui manquait, comme si elle eût perdu une partie d'elle-même. Malgré tout, elle se sentait libérée, prête à s'envoler. Elle se leva satisfaite et choisit un parfum de muguet. Panzini s'agita. Ljuština s'approcha d'elle avec un sourire.

– Monsieur Panzini vous prie de lui céder ce parfum en échange d'un autre... le plus cher. Il voulait acheter précisément celui-ci, or c'est le dernier flacon.

– Je peux le lui laisser, mais je ne veux rien en échange – elle s'interrompit, puis ajouta: Je ne veux absolument rien de lui... dites-le-lui.

Elle paya et sortit précipitamment du salon. Rentrée à la maison, elle se retira dans sa chambre, se changea et, anxieuse, alla prendre son déjeuner à la cuisine.

– *Kerida di la madri, pur luke ti trokas il vistidu pur sinku minus ki vaz a kumer esta poka kumida¹ ?* lui demanda comme d'habitude sa mère, bien qu'elle connût la sensibilité de Blanki envers les odeurs et sa crainte de « sentir la cuisine ».

Dans ce domaine particulier, tous s'adressaient à elle. Chaque membre de la famille avait ses compétences: Nina le goût, Buka la parole, Klara les couleurs, Riki l'agilité, l'Athlète la chanson, et Blanki les odeurs.

Estera ne remarqua pas la nouvelle coiffure.

– *No kieru ki lus vistidus mi fiedin di la kuzina²*, répondit Blanki.

– Ils ne peuvent pas prendre d'odeur en si peu de temps!

– Ça ne fait rien...

Puis elle ajouta d'une voix craintive:

1. Ma chérie, pourquoi t'être changée pour les cinq minutes pendant lesquelles tu vas manger ce léger repas?

2. Je ne veux pas que mes vêtements sentent la cuisine.

– *Mama, mira, komu ti agrada la frizura*¹ ?

Elle resta assise, le visage tourné vers sa mère.

– Elle est bien, *fjĳikia*, très bien... Comment as-tu fait pour te coiffer aussi bien ?

– Mais, *mira*... dit-elle en tournant la tête.

– *Tristi di mi!* Tu t’es coupé les cheveux ! Ma fille, pourquoi ?

Que vont dire les gens ?

Blanki ne comprit ce qu’elle avait fait que lorsque sa mère fondit en larmes.

– Maman, je n’en pouvais plus... ces cheveux longs, dit-elle sur un ton implorant, avant de se mettre à pleurer elle aussi.

– Allez, *ya basta, va ti*²... habille-toi, et à la boutique ! finit par dire Estera.

Avant de partir, elle couvrit sa mère de baisers.

– Maman, à présent je me sens beaucoup plus légère... Rends-toi compte, plus besoin de tout ce temps pour les peigner, les laver et les sécher ! Crois-moi, il te suffira de t’habituer, tu verras que c’est mieux ainsi.

– Oui, mon enfant, mais personne à Sarajevo ne porte les cheveux courts.

– Il faut bien que quelqu’une soit la première !

– Pourquoi faut-il que mes filles soient les premières en tout ?

*

Dans la rue, elle décida de ne pas prendre le chemin le plus court pour se rendre à la boutique, mais de passer par le corso, pour voir du monde, respirer l’air chaud, et, ne fût-ce qu’un instant, s’imaginer plonger dans la fraîcheur des forêts du mont Trebević au lieu de transpirer dans la vapeur du fer à repasser glissant sur le tissu. Non, elle ne détestait pas son travail avec les chapeaux. Elle l’aimait même. Créer des formes d’après différents moules, piquer et tisser des dentelles et des petites fleurs en couronnes et guirlandes pour réaliser le plus

1. Maman, regarde, que penses-tu de ma coiffure ?

2. Ça suffit, va...

beau mélange de couleurs et d'étoffes n'était pas une corvée, mais un plaisir. Cependant, la longue journée de Blanki commençait à cinq heures du matin par ses exercices de piano et prenait fin vers sept heures du soir. Pendant tout ce temps, elle ne cessait de travailler, sauf durant la courte pause du déjeuner. Toute sortie dans la rue représentait ainsi pour elle une excursion enivrante et un plaisir rare.

Elle marchait apparemment d'un air pressé, mais chacun de ses pas aspirait à se maintenir le plus longtemps possible sur les pavés. « Quel bonheur offre chaque rayon de soleil, le moindre souffle de vent! » se disait-elle. Même la chaleur qu'elle n'aimait pas devenait supportable devant tant d'enthousiasme et de joie de vivre.

Elle aperçut de nouveau Panzini en compagnie d'un jeune homme qui le dépassait de deux têtes. Ils semblaient drôles l'un à côté de l'autre. Elle regarda discrètement le plus grand et le reconnut: il s'agissait de Marko Korać, un jeune marchand, propriétaire de l'entreprise de commerce en gros Neretva¹, dont le bureau se trouvait sur le quai. Elle le voyait souvent, car sa maison et sa boutique étaient situées à proximité. Et il était facile de le remarquer, tant il était grand et beau. Elle se mit à rougir. Le feu envahit ses joues, lui fit monter les larmes aux yeux, emmêla son pas et coloria son teint immaculé. Malgré tout, elle réussit à les dépasser sans montrer qu'elle les avait remarqués.

– C'est la plus délicieuse friandise de Bosnie-Herzégovine! entendit-elle s'exclamer l'Italien avec son drôle d'accent.

Marko Korać demanda à ce dernier lorsqu'elle se fut éloignée:

– Elle te plaît, hein?

– Beaucoup, mais elle ne me remarque pas!

– Écoute, proposa Korać sur un ton de conspirateur, faisons le tour. Elle va à la boutique, et si nous prenons le côté opposé, nous tomberons sur elle.

1. Nom du fleuve qui traverse Mostar, la ville natale de Marko Korać. (N.d.É.)

Le plan fonctionna. Quand ils se rencontrèrent de nouveau, tout se passa de la même façon : Blanki rougit et détourna son regard, tandis qu'eux deux l'observaient en souriant.

Était-ce la chaleur étouffante ou ses dix-huit ans, ou encore les cheveux dorés de Marko ? À partir de ce jour-là, l'image du jeune homme resta gravée dans la mémoire de Blanki, ou, plus justement, dans son cœur. Il devint l'objet de ses nombreuses rêveries. Il apparaissait sous le trait des héros des romans qu'elle lisait avec passion à la lumière d'une bougie jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pour Blanki, d'Artagnan, Vronski, le comte de Monte-Cristo et Armand Duval se présentaient toujours avec le visage de Marko ; seuls les habits changeaient. Quand elle le rencontrait dans la rue, elle avait l'impression qu'il était conscient de chacun de ses rêves secrets, ce qui la rendait encore plus confuse et timide.

Un jour, elle l'aperçut de loin en train de parler dans la rue avec sa « maîtresse », comme on appelait alors certaines dames célibataires. Dans le monde des jeunes filles à marier de Sarajevo, on savait exactement qui était avec qui, surtout quand il s'agissait de bons partis comme Marko Korać. Blanki croyait qu'elles étaient nombreuses à soupirer après lui. Car, pensait-elle, que pourrait souhaiter de plus une femme, même la plus belle, que la beauté de Marko – le nez droit, les yeux verts, la taille haute et le teint hâlé –, ainsi que ses habits élégants et la meilleure voiture en ville ? Afin d'éviter de devoir les saluer – véritable abîme d'embarras –, Blanki se mit à courir. Qu'eût-elle pu faire d'autre ? La maîtresse de Marko, Eli, belle et richement vêtue, ressemblait à une reine par rapport à la pauvre Blanki. Les longues rangées de perles sur la soie blanche de son chemisier confirmaient sa distinction. Sa jupe flottait négligemment dans la brise, de même que ses mèches blondes, tandis que son parfum emportait le peu de sang-froid que Blanki avait conservé en les apercevant. « L'habit fait le moine », se dit-elle en s'efforçant de prendre un air détaché tandis qu'elle passait à côté d'eux à vive allure. Elle sentit soudain quelque chose s'enrouler autour de ses chevilles. Elle comprit trop tard la catastrophe qui lui arrivait : sa ceinture l'avait

lâchée et sa jupe avait glissé ! Marko et son amie rirent de bon cœur, et lui s'écria même :

– Petite, ta ceinture !

Elle saisit sa jupe à deux mains, la remonta et courut à la maison, en larmes. « Dieu est quand même injuste », pensa-t-elle, car elle ne méritait pas pareille honte. Désespérée, elle pleura sans oser raconter à quiconque ce qui lui était arrivé. Pendant des mois elle avait rêvé d'une rencontre romantique avec Marko : il se promenait dans une prairie tandis que, inconsciente de sa présence, elle y cueillait des fleurs des champs. Dans ses songes, les rossignols chantaient, les abeilles bourdonnaient en butinant. La réalité ne lui avait apporté que honte et tristesse.

*

Blanki et Klara ne rejoignaient pas souvent la balade dominicale sur le quai, malgré leur curiosité. Un dimanche après-midi de cet été-là, Klara proposa pourtant d'aller se promener, ce que Blanki accepta avec empressement.

Venaient là tous ceux qui comptaient en ville. Le vieux Jeftanović lui-même, le propriétaire de l'hôtel *Europe*, prenait le bras de sa femme et, de son pas lent et digne, arpentait le quai en saluant ses connaissances. L'éminent Serbe savait très bien devant qui ôter son chapeau, et envers qui se contenter de hocher négligemment la tête. D'après sa manière de rendre un salut, un observateur aurait pu déterminer quels habitants de Sarajevo étaient aisés, lesquels l'étaient moins, qui était en vue et qui ne l'était pas. Car tous les promeneurs saluaient aimablement ou s'inclinaient devant la plus ancienne fortune parmi les Serbes du Tašlihan¹. On n'en comptait plus que quelques-uns à Sarajevo. Ils disparaissaient sous la pression de jeunes pleins d'énergie, qui s'enrichissaient et se faisaient une place dans le monde des affaires en Bosnie.

Marko Korać se rendait rarement sur le quai, bien que la fenêtre de son bureau donnât directement sur la rivière. Il avait

1. Quartier de la ville portant le nom d'un ancien caravansérail. (N.d.É.)

trop de travail. On racontait que, peu de temps auparavant, Jeftanović avait soulevé son chapeau devant le jeune marchand, signe que l'entreprise de Marko était prospère.

– Ce Korać, aurait dit le vieil homme, n'est pas un de ces jeunes imbéciles qui se lancent dans les affaires et qui, d'un seul coup, laissent tout périlcliter. Il a une volonté de fer, il est persévérant, il travaille comme une fourmi... L'argent ne tombe pas du ciel, mon ami, il faut le gagner!

En passant devant les bureaux de Neretva, Klara et Blanki aperçurent Ozmo, un sympathique juif, soupirant éconduit de Klara. Il se trouvait en compagnie de quelques camarades juste sous la fenêtre du bureau de Marko. Le cœur de Blanki frémit lorsqu'elle vit celui-ci se pencher pour parler à ses amis. L'émotion la fit s'arrêter.

– Qu'est-ce que tu regardes? lui demanda Klara avec impatience.

Elles s'approchaient lentement du petit groupe, qui les avait déjà remarquées et les observait.

– Pourquoi êtes-vous seules? demanda Ozmo.

– Tu penses peut-être que nous préfererions être accompagnées? répondit Klara en s'arrêtant.

– Si vous le permettez, nous allons nous joindre à vous, et vous pourrez juger par vous-mêmes!

– Ce n'est pas nécessaire, dit sèchement Klara.

Blanki se taisait. Elle n'osait pas lever les yeux vers la fenêtre, aussi ne remarqua-t-elle pas Marko qui les rejoignait dans la rue.

– Ozmo, tu ne veux donc pas nous présenter à ces belles jeunes filles? dit-il calmement.

– Mais si, bien sûr. Voici Mademoiselle Klara Salom et sa jeune sœur Blanki. Et voici Marko Korać, Isidor – vous le connaissez –, Risto Korać, le frère aîné de Marko, Danilo Petrić et Pero Korać, nos éminents magistrats... rien que des gens originaires de Mostar!

Comme un automate, Blanki tendit la main à chacun d'eux. Le feu irradiia ses joues quand elle serra celle de Marko. Elle rassembla son courage et osa, pour la première fois, le regarder droit dans les yeux: ils étaient verts comme le fleuve sous le

Vieux Pont de Mostar, froids, réservés, mais aussi étincelants, et ne démentaient pas la fermeté du visage.

Quelque peu raide, Marko rayonnait d'une résolution dépourvue d'insouciance juvénile. Il se dégageait de lui une confiance qui, comme l'honnêteté, est réservée à quelques-uns. Il appartenait à ces rares personnes qui ne commencent jamais une phrase par « je », suscitant ainsi le respect. Blanki ne voyait rien de tout cela, elle se disait seulement qu'elle devait cesser de le dévisager. Aussi baissa-t-elle le regard sur ses chaussures à la dernière mode. Son regard à lui se porta inconsciemment sur la « création » de Nina qu'elle portait, et dont l'ourlet irrégulier n'avait pu, malgré toutes les tentatives, être aplani. Ne sachant que faire de ses mains, elle ôta brusquement son petit chapeau de cuir.

– Allons jusqu'au garage, je vais prendre ma voiture, dit Marko, et nous irons faire un tour jusqu'à la source de la Bosna.

La proposition fut acceptée.

– On pourra y boire un café. Qu'en dites-vous? demanda Ozmo.

– Non, nous n'irons pas au café, déclara résolument Klara, car il ne seyait pas à de jeunes filles de s'asseoir dans un café en compagnie d'hommes qu'elles ne connaissaient presque pas.

Bien que pauvres, les sœurs Salom étaient au fait des règles de la bienséance.

– Bon, dans ce cas, nous nous contenterons d'une promenade en automobile.

Outre l'émotion provoquée par la présence de Marko, Blanki ressentit de la peur, car jamais auparavant elle n'avait pris place dans une voiture.

La grosse Buick glissait lentement au milieu d'une rangée d'arbres en direction de la source de la Bosna, mais Blanki avait l'impression qu'elle filait à la vitesse d'une comète. Et la rangée d'arbres semblait sans fin! La route disparaissait dans un petit point qui, malgré leur vitesse, ne cessait d'être repoussé dans le lointain. Elle se tenait immobile, désirant en même temps que cette dangereuse course s'achève et que son excursion dure éternellement. « Comment peut-on souhaiter deux choses contradictoires au même moment? » se demanda-t-elle.

Marko tournait doucement le volant, à gauche, à droite, et, de temps à autre, rajustait sa casquette que le vent faisait pencher. Alors, ne tenant plus le volant que d'une seule main, il posa l'autre sur celle de Blanki. La jeune fille ne bougea pas. Elle continua de regarder fixement devant elle.

– Comment vous sentez-vous, mademoiselle Blanki? demanda Marko avec un sourire. Vous semblez un peu crispée.

– *Mi spantu...* je veux dire, j'ai un peu peur. Je n'étais jamais montée dans une voiture.

– N'ayez crainte. Il faut tout essayer une fois, et le mieux est de le faire de manière spontanée.

Elle glissa de nouveau un regard vers lui. « Son profil semble ciselé dans la pierre », se dit-elle.

– Comme vous êtes bronzé, laissa-t-elle échapper, alors que je ne vous ai jamais vu à Bembaša.

– On peut bronzer ailleurs qu'à Bembaša. Je me rends souvent à Dubrovnik pour affaires, et aussi pour y voir des amis. Là-bas, le soleil tape fort. Êtes-vous déjà allée à Dubrovnik?

– Non.

*

Le reste de cette journée, celle du 24 juin 1921, Blanki la passa à ne rien faire. De temps à autre, elle se caressait la main que Marko avait tenue, et, avant de se mettre au lit, elle nota dans son journal: « J'ai rencontré mon prince. »

Cette nuit-là, elle découvrit un phénomène qu'elle n'avait jamais connu: l'insomnie! Se réveillant, Klara la vit assise dans son lit.

– *Pur luke no durmis¹* ? lui demanda-t-elle.

– *Oh, Klari, komu sta ermoz²*...

Klara sourit et se tourna de l'autre côté.

1. Pourquoi ne dors-tu pas?

2. Oh, Klara, comme il est beau.

MARCHER SUR DES NUAGES

Les jours se succédaient, l'été restait étouffant. Pour chacun, le monde demeurerait ce qu'il était avant le 24 juin, hormis pour Blanki : elle vivait dans les nuages. Longtemps elle ne revit pas « son prince », puis, un soir, le facteur apporta une carte postale envoyée de Dubrovnik, porteuse des cordiales salutations de Marko Korać. Rien de plus. Mais cela suffit pour transporter la romantique Blanki. Elle tourmenta ce morceau de carton, le mit sous son oreiller, l'emporta à la boutique et le plaça devant elle afin que, chaque fois qu'elle lèverait les yeux, elle pût le voir.

– *Ansina ya se ki pensa in mi*¹... il a dû y penser au moins pendant qu'il écrivait ces mots. Et quelle belle écriture il a ! soupirait-elle.

Une semaine plus tard, une deuxième carte arriva, cette fois-ci de Zagreb.

– Comme il voyage loin, c'est un homme qui connaît le monde ! Et moi, une *patocha*² !

Puis il rentra à Sarajevo. Après l'avoir rencontrée deux ou trois fois dans la rue et avoir échangé avec elle quelques propos, il repartit en voyage et lui adressa une carte de Vienne représentant un musée ou le Parlement – d'après la conclusion de Blanki à l'issue d'un examen minutieux.

« J'espère que vous et Mademoiselle Klara allez bien. Salutations cordiales, M. Korać. »

1. Je sais ainsi qu'il pense à moi.

2. Gourde.

Maintenant, elle ne doutait plus qu'il pensât à elle. Ce n'était pas seulement le souvenir d'une rencontre, mais bien davantage. Quel bonheur!

Outre la lecture des quelques mots au dos de ces cartes postales, son plus grand délice consistait à parler de Marko, ou, plus précisément, à écouter les autres parler de lui. Elle trouvait un excellent interlocuteur en la personne du mari de Nina, Škoro. Un an avant la rencontre de Blanki et de Marko, Škoro Ignjatić avait quitté sa compagnie d'assurances pour le poste de chef comptable au sein de la société Neretva. Au fil de ses innombrables questions, Blanki commença à s'intéresser à l'entreprise de Marko, et Ignjo représentait en la matière une source d'informations sûre et intarissable. En long et en large, il lui racontait diverses anecdotes à propos de Marko, de son comportement, de ses amis, de son style en affaires, de son attitude envers ses employés, des endroits où il aimait dîner et de ses plats préférés. Les portes d'un monde différent, presque irréel, s'ouvraient devant Blanki, et elle plongeait dans l'inconnu avec curiosité et un peu d'anxiété, grâce aux paroles d'Ignjo qui, avec une admiration non dissimulée, décrivait le jeune Korać.

– Il est honnête, il n'est pas difficile, mais il a ses opinions dont il ne démord pas, expliquait Ignjo. Il est mesuré en tout, mais a tendance à être inflexible... c'est-à-dire qu'il a un esprit patriarcal, mais qu'il est brave, et comment! Jeune garçon, il sautait du Vieux Pont de Mostar dans la Neretva. Eh oui, intrépide dès son plus jeune âge! Mais, malgré tout, sous cette carapace bat un cœur généreux. Si tu veux mon avis, des gailards comme lui, il n'en naît pas souvent.

– Et les femmes? Aime-t-il les femmes? demanda Blanki d'une voix craintive, bien qu'elle sût qu'il n'était pas convenable de poser de telles questions.

– Et comment! Mais pas comme... disons, comme moi, avant que je rencontre ma Nina, bien entendu. Moi, j'allais un peu avec l'une, un peu avec l'autre. J'en caressais une, j'en pinçais une autre, sans même connaître leur nom. Non, Marko n'est pas comme ça; même dans ce domaine, il agit comme il faut. Il est toujours avec une seule, fût-elle une maîtresse de métier. Ce doit être une femme de goût et de style. Tant qu'elle

est avec lui, il n'y a pas de louvoisement : il ne se permet aucun écart. Et quand ils ne sont plus ensemble, ils restent bons amis. Marko a du nez, il sait choisir.

« Ignjo n'a pas beaucoup changé depuis qu'il s'est marié », se dit Blanki. Elle l'avait vu avec d'autres femmes à travers les vitres d'un café et dans la rue. Quant à Nina, jalouse comme elle était, elle soupçonnait toute la gent féminine. Blanki ne pouvait oublier le moment où, apercevant Ignjo en train de parler dans la rue avec une femme qu'il tenait par la main, Nina était restée pétrifiée. Il ne s'était pas agi d'une brève paralysie : il avait fallu la transporter dans le restaurant le plus proche et lui donner à boire de l'eau-de-vie pour lui faire recouvrer sa mobilité. Le spectacle avait été aussi désagréable que ridicule.

Entre autres choses, Blanki désirait voir les bureaux de Marko. On racontait que c'étaient les plus luxueux de la ville. Elle avait entendu parler des fauteuils, du secrétaire en bois sculpté, des murs couverts des plus précieuses boiseries et des portes doublées de cuir. Tout avait été fabriqué sur mesure chez les meilleurs artisans. Il avait même le téléphone. Blanki savait qu'il s'agissait d'un appareil qui permettait les conversations à distance, mais comment une voix pouvait être transportée au loin sans que l'on eût besoin de crier, cela demeurait pour elle un mystère. « Toutes ces merveilles liées à Marko ! » soupirait-elle.

À son retour à Sarajevo, le prince de Blanki se mit à fréquenter leur boutique. Il arrivait en compagnie d'Ignjo, lançait des plaisanteries à Nina, échangeait quelques propos avec Klara et n'omettait jamais de jeter un coup d'œil au rideau derrière lequel Blanki était assise. Elle le regardait à travers une petite fente, et parfois même faisait son apparition pour le saluer. Une fois, assise sur une chaise haute derrière le rideau à demi tiré, elle se pencha pour mieux observer l'élu de son cœur. Prise par son émotion, elle ne se rendit pas compte qu'elle s'avancait trop : « Un peu plus à gauche... Encore un tout petit peu... ! » – et elle s'effondra, avec sa chaise, sur la vitrine, dans un horrible fracas, et une honte encore plus terrible. Tout le monde accourut pour la sortir de dessous les chapeaux et les voilages. Quand ils l'en eurent tirée, Marko lui tendit la main

et l'aida à se relever. Après avoir constaté qu'elle n'était pas blessée, ils se mirent à rire, et Ignjo la taquina :

– Eh, Blanki ! Il suffit que le jeune Korać apparaisse pour que Blanki Salom tombe... directement dans la vitrine, pour être bien sûre que toute la rue la voie !

– *Patocha, patocha di la ermana*¹ ! marmonna Nina.

– Dites-moi, Klara, dit Marko en interrompant les plaisanteries, laisseriez-vous Blanki m'accompagner à Tarčin² ? J'ai là-bas des affaires à régler dans une scierie ; après une telle chute, elle n'est plus bonne pour le travail.

– Pourquoi pas ? répondit Klara, tandis que Nina fronçait les sourcils.

– Allons-y, Blanki, dit Marko qui la prit par la main et la conduisit dehors comme une enfant.

Elle eut à peine le temps de poser son chapeau sur la tête.

Devant les bureaux de Marko, son chauffeur attendait déjà. Ils s'assirent sur la banquette arrière. La conversation se déroula surtout entre Marko et le conducteur, et portait sur le mauvais état de la route, que ce dernier ne connaissait pas. Aussi Blanki n'eut-elle pas à chercher quoi dire.

– Fais attention ici, il y a un virage, puis un nid-de-poule... ralentis maintenant, conseilla-t-il.

À un moment, il prit la main de Blanki. C'était un geste presque machinal, mais il manqua d'avertir à temps le chauffeur du danger suivant. L'automobile buta violemment contre un obstacle. Blanki tomba de son siège, la portière s'ouvrit et elle fut éjectée de la voiture pour retomber dans une mare. Marko sortit précipitamment du véhicule et courut vers elle, la prit dans ses bras et la porta jusqu'au ruisseau.

– Tu t'es fait mal ?

Pour la première fois, il l'avait tutoyée.

– Non, je n'ai mal nulle part, balbutia-t-elle à grand-peine.

Elle avait une égratignure sur la paupière. Doucement, il essuya le sang sur son œil, puis la boue qui souillait sa robe. Il lui caressa la joue avant d'embrasser l'œil blessé.

1. Gourde de sœur.

2. Village proche de Sarajevo.

– Aujourd’hui, ce n’est pas ton jour de chance !

Blanki ne partageait pas ce point de vue, mais elle garda le silence, un sourire aux lèvres.

Elle rentra tard de Tarčin. C’était un vendredi, jour du dîner en famille. Tout le monde était déjà à table. Klara avait prétendu que Blanki s’était rendue chez une amie.

– *Ondi stuvitis*¹ ? lui demanda sa mère.

– *Mi djugi un poku i mi kayi*², répondit-elle d’une voix tremblante, mentant à sa mère pour la première fois de sa vie.

Après avoir couru se laver les mains, elle se joignit à la famille. Elle ne mangea presque rien et, sitôt le dîner terminé, elle monta dans sa chambre pour se remémorer dans la solitude ces moments de grand bonheur, concentrés en une seule journée, dont Dieu l’avait gratifiée. Ce vendredi avait été marqué par bien des désagréments, se dit-elle, mais qu’était-ce comparé à la joie véritable qui avait envahi son âme ? Elle remerciait le destin qu’il y ait eu sur la route de Tarčin ce nid-de-poule, que le chauffeur ait été un novice, et qu’elle ait été éjectée de la voiture. Si tout cela ne s’était pas produit, qui sait si Marko l’eût jamais embrassée et caressée. Lui, Marko Korać, ce beau Serbe, riche, qui s’intéressait à elle, une petite juive pauvre !

« Je n’ai plus rien à demander à la vie. J’ai reçu d’elle ce qu’elle pouvait m’offrir de mieux », écrivit-elle dans son journal.

Elle ne se rinça pas la paupière ce soir-là, ni le suivant, pour ne pas effacer la trace du baiser.

Leurs promenades du dimanche après-midi rythmèrent dès lors les battements du cœur de Blanki. Elle mesurait le temps par les intervalles de ses rencontres avec Marko, les jours séparant deux rendez-vous ne représentaient que les souvenirs de la dernière rencontre et les préparatifs pour la suivante. Parfois, pendant plusieurs semaines, ils ne se voyaient qu’en passant. Car Marko voyageait, avait des dîners d’affaires, sortait avec des amis et faisait la fête. Et, elle le sentait, il voyait d’autres femmes. Blanki attendait patiemment son tour. L’important était qu’il n’oublîât pas son existence, se répétait-elle, et que,

1. Où étais-tu ?

2. J’ai joué un peu et je suis tombée.

bien qu'inexpérimentée et naïve, elle occupât une certaine place et du temps dans sa vie. Elle était triste pendant les semaines où elle ne le voyait pas, mais ne se plaignait jamais. Marko lui faisait parvenir par coursier sa carte de visite au dos de laquelle était écrit en cyrillique: « Chère Blanki, j'ai beaucoup de travail, aussi pardonne-moi pour aujourd'hui. Je te souhaite une bonne nuit. Ton Marko. »

Le mot « ton », négligemment écrit à la fin de l'une de ses brèves missives, raffermir les sentiments de Blanki. Cette première déclaration d'appartenance ouverte, et surtout écrite, détermina la résolution de Blanki. Il n'y avait plus d'hésitation possible: ce « ton » signifiait qu'elle était sienne pour toujours.

Ils aimaient à se promener jusqu'au Vratnik, flâner, une fois franchi le vieux portail, dans les petites rues du quartier musulman. Parfois ils poussaient jusqu'à la première cabane de garde-forestier sur le mont Trebević. Et, un dimanche, après qu'elle le lui eut demandé timidement, il l'emmena dans ses bureaux. Enfin, elle pénétrait au cœur de son empire, où soufflait le vent de la réussite, de la richesse et de la puissance. Ces trois notions, Blanki les connaissait seulement à travers ses lectures.

– Va maintenant dans l'autre pièce, et quand le téléphone sonnera, décroche le récepteur et dis « allô », proposa Marko quand elle lui eut confié qu'elle n'avait jamais utilisé cet appareil.

Elle fut stupéfaite en entendant sa voix tout près de son oreille, alors que d'épais murs les séparaient. Sans réfléchir, elle lui dit qu'elle l'aimait. Il se contenta de rire.

Quand, le soir venu, elle rentra à la maison, Estera s'adressa à elle d'une voix sérieuse et inquiète:

– *Fijikia mia*, tu ne dois plus fréquenter Korać. Les gens ont commencé à jaser. Tante Sara est venue, elle a dit vous avoir vus entrer dans son bureau. Tu dois bien te mettre dans la tête qu'il est riche et, ce qui est pire, qu'il est serbe. Les plus riches Serbes s'offrent à lui, et pas seulement celles qui habitent à Sarajevo, il y en a aussi de Belgrade. Même si tu pouvais te marier avec lui, il ne t'épouserait jamais. *El va ser para ti solu dulor i lagrimas. Mi fijikia, prikura di no verlu mas*¹.

1. Tu n'auras que larmes et douleur avec lui. Essaie de ne plus le voir.

– Mais, maman, *yo lu kieru tantu bien*¹, dit Blanki à travers ses larmes. Peu importe qu’il m’épouse ou pas. L’important est que nous nous voyions.

– *Sienti, kerida*, poursuivit Estera, *yo se luke ez amor*². À ton âge, moi aussi j’étais tombée amoureuse, d’un jeune homme d’une bonne famille juive qui vivait dans la maison voisine. Lui aussi m’aimait et voulait m’épouser. Mais c’était le frère cadet de la famille, et moi la fille aînée de la mienne. Il ne pouvait pas m’épouser avant que ses sept frères aînés ne se soient mariés, alors que moi je devais me marier la première. Nous avons pleuré tous les deux, jour et nuit, mais nous n’avons pas trouvé de solution. C’est pour cela que je lui ai dit adieu et que j’ai épousé ton père. *In la vida no stuvi muy mazaloza, solu, otra vez, uvu ermozus momentus kuandu stuvimus todus indjuntu*³, tous mes bons et merveilleux enfants... *si, fijikia* – elle s’interrompt avant d’ajouter: Car, tu sais, *trezoru*, ta vie n’est pas seulement à toi. Nous, les femmes, nous devons penser aux enfants, à la continuation de notre lignée. Si nous n’avons pas beaucoup d’enfants, notre peuple disparaîtra. C’est la seule préoccupation qui peut nous sauver, alors que nous sommes ainsi dispersés de par le monde.

– *Si, mama, si, tienis razon*⁴...

Estera lui caressa les cheveux et la mena jusqu’à la fenêtre où, dans ses rares moments de repos, elle aimait à se tenir pour observer les gens. Blanki avait l’impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. Elle ne s’était jamais opposée à sa mère. Elle pensait qu’elle n’aurait jamais de motif de le faire, car elle avait une confiance absolue dans le jugement et l’expérience d’Estera. Jusqu’à cet après-midi-là, elle était convaincue que sa mère ne lui demanderait et ne lui ordonnerait jamais de faire quelque chose qui ne fût pas pour le bien de toute la famille et de chacun de ses membres. Même le mariage de Nina avec

1. Je l’aime tellement.

2. Écoute, ma chérie, je sais ce qu’est l’amour.

3. Dans la vie, je n’ai pas été très heureuse, mais malgré tout il y a eu de bons moments quand nous étions tous ensemble.

4. Oui, maman, oui, tu as raison.

Ignjo, sa maman avait fini par le bénir. Peut-être la solution se trouvait-elle dans l'obstination. Car Škoro Ignjatić était serbe, lui aussi, or, malgré tout, Nina était heureuse avec lui...

*

Lors de leur rencontre suivante, Marko amena son chien Volfi, un grand berger allemand aux yeux intelligents. Blanki avait vu de tels chiens seulement chez les plus riches familles autrichiennes, et, déjà dans son enfance, elle les admirait. Car on pouvait leur parler, ils comprenaient l'allemand mieux qu'elle, pensait Blanki. Ils exécutaient tous les ordres sans rechigner.

Ils se rendirent en voiture à la source de la Bosna, et se mirent à courir sur les feuilles d'automne sèches et bruissantes, tandis que les rayons du soleil, qui traversaient l'air froid, leur chauffaient les épaules et la nuque. Marko lança aussi loin que possible une grosse branche en ordonnant à Volfi :

– Va chercher !

Blanki resta pétrifiée. Le chien courut et rapporta la branche.

– Assis !

Volfi s'assit. Blanki regardait, bouche bée.

– Qu'est-ce que tu as à t'étonner comme ça ?

– Mais comment... comment ça se fait ?

– Comment quoi ?

– Comment se fait-il que Volfi parle serbe ? Je croyais que les chiens ne comprenaient que l'allemand !

Il éclata de rire en la serrant dans ses bras.

– Petite sottise, tu es vraiment une enfant ! Ils comprennent aussi d'autres langues, tout dépend de celle que leur apprennent leurs maîtres.

Sur le chemin du retour, en voiture, Marko lui dit :

– Tu sais, Blanki, je crois que nous allons cesser de nous voir. Tu es très mignonne... mais ce n'est pas bien pour une jeune fille d'une maison honnête de sortir ainsi avec moi.

– Mais je t'aime tellement, balbutia-t-elle.

– Tu dois comprendre une chose, Blanki : tu m'es chère, très chère, mais je ne peux pas dire que je t'aime.